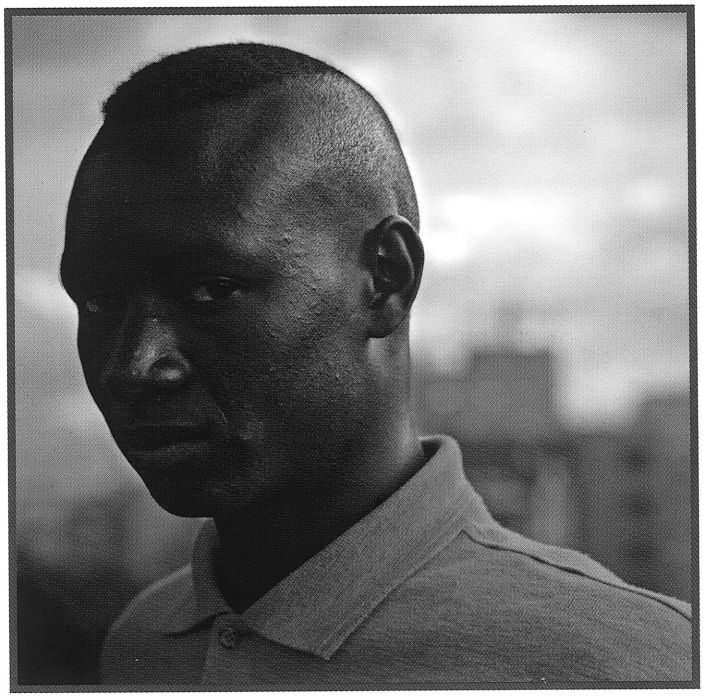

LA NUIT SUR LA FIGURE
[barzakh]
LA NUIT SUR LA FIGURE
PORTRAITS DE MIGRANTS
PHOTOGRAPHIES DE KAYS DJILALI ◘ PRÉFACE DE YASMINA KHADRA
[barzakh]



LA NUIT SUR LA FIGURE

PORTRAITS DE MIGRANTS

PHOTOGRAPHIES DE KAYS DJILALI ◻ PRÉFACE DE YASMINA KHADRA

[barzakh]

LA NUIT SUR LA FIGURE

YASMINA KHADRA

Ils ont la nuit sur la figure, et le blanc des insomnies plein les yeux ; et s'ils semblent incarner toutes les misères du monde, ils ne rêvent que de soleil jusque dans le coeur des ténèbres…

Ils ont compris : l'étroitesse est dans les esprits, et non pas dans les coeurs.

Ils ont décidé de s'insurger contre le sort, de mettre à genoux la fatalité ; il n'est de fait accompli que la mort ; tant qu'il restera une bouffée d'air au bout de leur souffle, ils continueront de rêver.

Mais que savent-ils des rêves ? Le clinquant illusoire supplantant les mirages alentour ? Les mâts de Cocagne aux carrures de gibets ?

Ils n'en ont cure.

Ils veulent toucher de leurs doigts la lumière au bout de leur tunnel, quitte à flamber comme une torche, quitte à se retrouver en enfer.

Qui ne tente rien n'a rien… Et eux n'ont jamais rien eu. Qu'ont-ils donc à perdre ?

Que savent-ils des morts tragiques au large des mers démontées, des radeaux de Méduse disparaissant dans la brume, des survies misérables en pays de Cocagne, des galères au noir, des sommeils angoissés dans des piaules puantes, des statuts de pestiférés, des fuites jalonnées de regards haineux, des mots blessants et des diatribes racistes ?

Pas grand-chose…

Ou peut-être refusent-ils de voir ce qui crève les yeux : les épaves pourrissantes sur les rivages lointains comme autant d'espérances crevées ; les camps d'internement aux allures de chenil où l'on parque sans vergogne des forçats volontaires pour les refouler *manu militari* comme des malpropres ; quelques cas miraculeux qui se donnent en spectacle sur les écrans de télé apportant de l'eau aux moulins des politicards en mal d'audience…

Ils s'en moquent !

On leur a raconté tant de mensonges alléchants, fait miroiter tant de miroirs aux alouettes, vanté à satiété ces pays de lumière où les chances éclosent à tout bout de champ et où il suffit de se baisser pour cueillir sa propre rédemption, qu'ils ont fini par prendre pour argent comptant jusqu'aux élucubrations.

Après tout, pourquoi en douter ?

A l'heure où tous les possibles sont éconduits, n'est-ce pas par l'utopie que renaissent les rêves ? A l'heure où l'on se décompose à l'ombre des frustrations, n'est-ce pas par le fantasme que l'on se réconcilie avec la vie ?

Et puis, pourquoi attendre ce qui ne viendra jamais. Les miracles ne conviennent qu'à ceux qui les provoquent. Demeurer là, au pied des murs, semblables à des fruits précoces moisissant au pied des arbres, c'est accepter de mourir à petit feu.

Il faut partir, se disent-ils, péremptoires.

Partir, c'est renaître ailleurs, quelque part où, malgré tous les interdits, l'espoir reste permis…

Aussi font-ils fi des périls qui les guettent, des désillusions qui les attendent, par contingents, au tournant… Qui ne tente rien n'a rien. Et eux n'ont jamais rien eu. Qu'ont-ils donc à perdre ? Ainsi s'en vont-ils. Puisque le bonheur est ailleurs et qu'il faut bien aller le chercher. Puisque les jours n'attendent personne et qu'il faut bien les rattraper, même s'ils s'avéraient bredouilles à l'arrivée.

Mamadou part parce qu'à la maison, il y a tellement de bouches à nourrir qu'il n'en peut plus de céder sa part.

Adama part parce que le griot, qui ne se trompe jamais, a lu dans les signes et lui a dit : « J'ignore ce que tu vas trouver ailleurs, mais il n'y a que dalle pour toi ici ».

Salim part, parce que son ami d'enfance a terrassé la déveine ; il est là-bas, il a réussi et attend d'être régularisé. « Ce n'est pas tous les jours dimanche, écrit-il dans sa lettre arrachée dans un cahier d'écolier, sauf qu' il m'arrive de prendre mon pied autant de fois que je prends mes jambes à

mon cou. Ce n'est pas tout à fait ce que j'espérais, mais ici au moins, tu y crois dur comme fer, et rien que pour ça, ça vaut le détour et l'ensemble des coups de pieds qu'on a reçus au cul ».

Youssoufou part parce que le passeur l'a convaincu. Il lui offre la lune pour un millier d'euros. Il lui fera traverser le Sahara algérien comme sur des roulettes, et la Hamada sans encombres, et les frontières comme du beurre tant il a déjà graissé la patte aux douaniers et aux chefs des postes avancés. Et quand la mer déroulera ses rêves bleus, le passeur lui choisira l'embarcation la plus sûre et le plus futé des capitaines, et à Youssoufou les rivages heureux, les pays où les rêves poussent sur le bord des routes, où l'on peut changer le cours du destin en un tournemain !...

Ewegh part parce que depuis des jours et des jours, peut-être depuis des années-lumière, à chaque fois qu'il s'extirpe de son terrier, il a le sentiment de revivre le même cauchemar fait d'absence, de vide, de folie figée, et de cette chose insondable qui le ronge inexorablement et qui lui fait croire qu'il se décompose chaque instant un peu plus. Son père lui en veut de rester là, à se faisander. Sa mère ne comprend pas pourquoi elle l'a porté neuf mois dans son ventre, telle une grossesse nerveuse, pour, finalement, accoucher de vent.

Qui ne tente rien n'a rien.
Et eux n'ont jamais rien eu.
Qu'ont-ils donc à perdre ?

Amir, lui, s'en va pour vivre. Jusque-là, il n'a fait que fermenter. Maintenant, il veut aller à l'air libre. On ne vit qu'une seule fois, *kho**, autant vivre pleinement. Il a mis ses caleçons et ses tricots dans son sac, auxquels il a adjoint une paire de baskets de rechange car les sentiers battus sont aussi tranchants que le fil du rasoir, une photo de la mère pour se donner du cran, une autre de la petite copine car il faut bien revenir un jour, de préférence dans une grosse cylindrée, le teint vermeil et la panse vaillante, faire un pied de nez à tous ceux qui n'ont pas donné cher de sa peau.

Si tous ne savent pas où ils vont, ils savent ce qu'ils fuient. Ils ne veulent plus se diluer dans leurs ombres ; ils refusent de se tourner les pouces

* Mon frère.

jusqu'à ne plus avoir de peau sur les mains. Le malheur, dit-on, est bon à quelque chose ; et eux ne sont bons à rien. Comment peut-on être moins qu'un malheur alors qu'ils ne demandent qu'à faire le bonheur des leurs ?

Ne les traquez plus comme des bêtes nuisibles, ne les traitez plus comme une catastrophe naturelle, ne les crucifiez pas sur leurs propres croix ; ils sont venus juste pour survivre, se contenter des corvées qui vous répugnent, tenir compagnie à la pénombre de vos portes cochères, croire, eux aussi, à des lendemains qui chantent même sans paillettes et sans DJ.

Si vous ne voulez pas me croire, ouvrez ce livre et entrez dans le monde des peines perdues, des sacrifices vains, des héritages maudits, et dites-vous que les yeux qui vous regardent, les visages qui vous sourient, les enfants qui jouent dans la poussière, les taudis décomposés et le lot des misères quotidiennes vous renvoient votre propre image. Puisque vous êtes leur image aussi, l'image qu'ils se font d'eux au large des infortunes, l'image qui surgit dans leur tête à chaque fois qu'ils ferment les yeux et qui les aide à tenir le coup, à relever la tête, à meubler l'horizon de tout ce que leur société d'origine leur a dérobé. Puisque la frontière qui vous sépare, les océans et les mers qui vous écartèlent, n'ont que l'épaisseur du miroir devant lequel vous les regardez et derrière lequel ils vous regardent.

TÉMOIGNAGES


FRANCE
ITALIE
ESPAGNE
Madrid
Marseille
Rome
Valence
Almería
Alger
Relizane
Oran
Ceuta
Melilla
Tunis
TUNISIE
Rabat
Casablanca
Maghnia
MAROC
Ghardaïa
Tripoli
Ouargla
ALGÉRIE
LIBYE
In Salah
Tamanrasset
MAURITANIE
Tin Zaouatine
MALI
Kidal
NIGER
TCHAD
Gao
Niamey
Bamako
Ouagadougou
BURKINA FASO
BÉNIN
NIGERIA
CÔTE D'IVOIRE
GHANA
TOGO
Abuja
Abidjan
Yaoundé
CAMEROUN
N
O
E
S
500 km

HARBA BEL BOTI*

Quoi qu'il advienne, je prendrai le large, je donnerai ma chair à la mer, et je ne mourrai pas ici.

Quand arrive l'été, débarquent les émigrés. Et je me rends malade, à les mater, à les convoiter.

Je donnerai ma chair à la mer. Et ne mourrai pas ici…

Le chômage m'a usé. Mes dents se sont cassées. Je n'ai pas d'avenir. Et je ne possède que du vent.

Je donnerai ma chair à la mer. Et ne mourrai pas ici…

Va voir ma mère, mon ami. Dis-lui de me pardonner. Et de prier Dieu. Pour me protéger.

Je donnerai ma chair à la mer. Et ne mourrai pas ici…

HOUARI PARISIEN

Chanteur de raï (musique qui explosa vers le milieu des années 80, mode d'expression privilégié du mal-être des jeunes).

* Fuir en barque.
(Traduction : Mustapha Benfodil)

LÀ OÙ LE DESTIN T'ENVOIE, C'EST LÀ-BAS QUE TU RESTES.

YOUSSOUF, IVOIRIEN.
CORDONNIER À ALGER.

Mon ambition, c'est d'aller en Europe, mais pas par la route, non. Si c'est par la route, je préfère retourner dans mon pays, même s'il est en guerre. Au moins là-bas, si une balle me trouve, je meurs, c'est simple. Alors que sur la route, on m'a dit qu'on tue les gens, on te poignarde.

Si tu réussis à rentrer en Europe, c'est ta chance ; si tu meurs, c'est ton destin. Moi je ne peux pas dire à quelqu'un : « ne va pas en Europe, ne va pas au Maroc, ne va pas en Espagne. Si tu prends une pirogue, elle va se casser, tu vas mourir. » Je ne peux pas lui dire ça. Nous voyons tous à la télé que les pirogues se cassent, que si tu grimpes le grillage, on te tue. Si tu veux y aller, rien ne t'empêchera de partir.

En Afrique, on a beaucoup de problèmes : ta maman est pauvre, ton papa est pauvre, ton grand frère, ta grande sœur, vous n'avez rien. Rien. Sauf votre cour pour dormir. Parfois, il n'y a même pas à manger.

Ma maman me dit : « mon fils, si ça ne va pas, il faut revenir. » Mais je vais revenir avec quoi ? Ça fait un an que je suis ici, et je n'ai toujours pas de quoi rentrer.

Pourquoi je suis venu en Algérie ? Chez moi, j'étais bien. Je suis plâtrier, je travaillais avec des entrepreneurs, et puis j'avais mon propre magasin. Mais aujourd'hui, à cause de la guerre, tout est saccagé, j'ai donc été obligé de partir pour survivre dans n'importe quel pays. Là où le destin t'envoie, c'est là-bas que tu restes. Dans toute la traversée, l'Algérie a été le pays le plus difficile. Alger est une grande capitale, mais très difficile. Ici, à la Casbah (je ne parle pas des autres coins), les Algériens n'ont pas d'argent. Même eux ont des problèmes pour manger. Tu vois l'hôtel dans lequel on vit ? On est vraiment pas bien, sincèrement. Regarde les lits, il y a des punaises qui nous piquent, tu peux vérifier. On est obligés de survivre parce qu'on est là. Ici, il fait froid. Voilà l'hiver qui arrive et on n'a pas d'habits. Il n'y a pas de chauffage. Imagine, c'est l'hiver, et on te jette dehors à 6 h du matin et tu n'as pas le droit de regagner ta chambre avant 21h.

Où penses-tu qu'on puisse aller ? Tu es obligé de traîner dans la rue. Si quelqu'un te dit : « *kahlouch**, porte mon sac, je te donnerai une pièce », tu obéis, puis tu mets l'argent dans ta poche, et tu vas prendre un petit café. Souvent, on ne mange pas pendant deux jours. Qui nous donnerait ? Aujourd'hui, je suis obligé d'être cordonnier, mais la cordonnerie te donne quoi ? Assis du matin jusqu'au soir, tu gagnes à peine 50 DA, pas même 100 DA (1 euro).

Voilà l'hiver qui arrive, tu passes ton temps à dormir. Si tu n'as pas l'argent pour payer ton hôtel, on te fout dehors. On n'a même pas d'argent pour se payer des habits. Ça, ce sont les anciens habits qui ont été envoyés du pays. 100 DA me servent à manger, et si j'ai plus, je paye mon hôtel pour dormir, c'est tout. Tous les jours je pense : « comment je vais faire pour

* Mot qui désigne (selon l'intonation, de manière péjorative ou affectueuse) « le Noir », en arabe dialectal algérien, voire « Négro ».

rentrer ? Le bon Dieu n'a qu'à me donner un peu pour que je puisse rentrer, mais ça ne va pas ». Ma maman me dit : « mon fils, si ça ne va pas, il faut revenir ». Mais je vais revenir avec quoi ? Ça fait un an que je suis ici, et je n'ai toujours pas de quoi rentrer. L'aller-simple Alger-Ghardaïa coûte 500 DA, je ne les ai pas. Ne parlons pas de Ghardaïa-Tamanrasset : 2000 DA. Et de Tam, il faut ensuite passer par le Mali avant d'arriver à Abidjan : tu vas rester sur la route, ou bien dans le désert ? Qui va te donner ? Tous les jours je pense à ma famille que j'ai laissée derrière moi. Vraiment, j'aimerais faire quelque chose pour elle. Mais ça ne va pas ici, alors je veux repartir chez moi, et puis ce sera fini.



Les gens dans la rue nous appellent *kahloucha*, ou bien *mesquina*, ou bien *zawaliya**. On ne mérite même pas d'être appelés par notre propre nom !

CÉCILE, CAMEROUNAISE.
VIT DANS UN SQUAT À ALGER.

* Kahloucha : la Noire, la négresse ; mesquina : la pauvre ; zawaliya : la misérable.

DE QUEL DROIT M'A-T-ON EMPRISONNÉ ?

MEHDI, MAROCAIN.
EMPRISONNÉ EN LIBYE ALORS QU'IL TENTAIT LE PASSAGE VERS L'ITALIE.

Je voulais émigrer en Europe pour évoluer… Tu vois des gens partir et qui, au bout d'un an ou deux, semblent avoir réussi. Bien sûr, ici tu peux travailler, mais c'est difficile.

Je connais des Marocains qui sont morts. C'est l'angoisse qui les a tués. Et la torture. Imagine, je vivais tranquillement avec ma famille, j'étais logé, nourri. Libre ! Je vais en Libye, un pays arabe, et voilà qu'on m'emprisonne. Illégalement ! De quel droit m'a-t-on emprisonné, quand bien même je voulais aller en Italie ! Et pourquoi la torture ? Pourquoi ?

JE PRÉFÈRE LA TAMARA* EN EUROS.

SAMIR, ALGÉRIEN, 21 ANS. VENDEUR À LA PÊCHERIE D'ORAN. A TENTÉ L'AVENTURE DURANT L'ÉTÉ 2006.

Des fois, je faisais jusqu'à 1500 DA de recettes par jour, des fois que dalle. Mon père a fini par perdre son emploi au port. Alors, il a dû émigrer en Espagne pour nous faire vivre. Il est là-bas depuis six ans. Mon père était décidé à me régulariser mais moi, j'étais impatient de partir. Ici, la vie est de plus en plus difficile. *Ghir el madda*[1]. Même pour celui qui travaille, c'est dur. Misère pour misère, je vous le dis franchement : je préfère la *tamara* en euros. C'est beaucoup mieux que la *tamara* en dinars. Alors en août 2006 je me suis décidé.

Dans chaque quartier, il y a un contact qui fait circuler le bruit qu'il y aura prochainement un départ. C'est lui qui se charge de collecter l'argent pour l'achat du matériel de navigation. Nous étions dix-sept – en comptant le guide – à cotiser pour ce voyage. Chacun de nous devait apporter 14 millions de centimes. J'ai mis toutes mes économies dans ce voyage. Je voulais à tout prix rejoindre mon père en Espagne et commencer une nouvelle vie. Nous devions prendre le départ depuis la plage de Krystel. Notre guide avait acheté un Zodiac de 5m80 avec un moteur neuf d'une puissance de 40 chevaux. Il avait également pris une bonne réserve de carburant pour l'aller et le retour. Car si tu tombes en panne sèche d'essence, tu es cuit. Le marché était que ce type nous conduise à destination et qu'il garde le matériel de façon à pouvoir l'utiliser plus tard et le faire fructifier pour son compte.

14 millions, c'est beaucoup, mais qu'est-ce que tu peux faire avec dans ce pays ? Du commerce ? Tu ne peux pas, on te saisira la marchandise. Acheter un visa ? Tu seras vite disqualifié, et tu risques gros. Alors, il ne te reste qu'à investir dans le *boti*[2]. Comme on dit, l'argent ramène l'argent. Ce que tu perds ici, tu le récupères au centuple de l'autre côté, avec la belle vie en prime. Certains étaient originaires des environs de Relizane. Leur famille avait été décimée par le terrorisme, d'autres en avaient une partie montée dans les maquis. Les uns comme les autres n'avaient plus aucun avenir ici. Que veux-tu qu'ils fassent ? Tu es obligé de prendre le large, *m'hetma alik* ![3] Plein de jeunes de mon quartier, dont des amis, sont partis. Certains sont arrivés sains et saufs, d'autres ont disparu en mer. *Koulha ou mektoubou*[4].

J'ai rassuré ma mère, en lui disant que j'allais partir dans un grand bateau de plaisance, très bien équipé, et que de toute façon, l'Espagne était à côté et que j'allais rejoindre mon père. J'ai pris quelques effets, des biscuits et un casse-croûte, également un sirop contre le mal de mer et j'ai rejoint mes amis. Je n'avais pas un euro sur moi. Pour ça, je comptais sur un copain qui avait 200 euros. Nous nous sommes entassés à dix-sept dans le Zodiac. Nous étions serrés comme des sardines. Le guide nous a assuré que dans douze heures au plus tard, nous serions à bon port. A un moment donné, j'ai eu le sentiment que nous étions encerclés par les flots. Nous étions noyés dans l'obscurité, il faisait froid. Nous avions une peur bleue et nous

* La « galère », en arabe dialectal de l'ouest algérien.
1. Les gens sont devenus matérialistes.
2. Petit bateau, barque.
3. Tu n'as pas le choix. / 4. A chacun son destin.

pensions au pire. Tu vois la mort rôder autour de toi, tout comme les gros poissons. Le GPS était pourtant réglé sur Almeria, la ville espagnole qui nous faisait face. Notre plan était de nous approcher des côtes d'Almeria et de rejoindre la terre ferme par une brèche pas très surveillée. Nous devions nous fondre dans une forêt et prendre chacun son chemin.

Nous nous sommes perdus, pendant deux jours je n'ai rien mangé, j'avais consommé mes maigres provisions. Pour dormir, c'était la galère. Il faisait froid la nuit, chaud le jour. Il n'y avait que la mer et rien d'autre. Nous nous voyions abandonnés à notre sort au milieu de ce désert bleu et mangés par les poissons. Nous pleurions comme des gamins.

A un moment, nous avons croisé un cargo britannique. L'un de nous qui baragouinait l'anglais a échangé quelques mots avec le capitaine. Il nous a traité de fous : nous étions à 300 km des côtes espagnoles ! Il a alerté les garde-côtes espagnols. Sans lui, nous serions morts. La Croix-Rouge espagnole et la Guardia nous ont donné des couvertures, à manger, offert des vêtements chauds. Ils nous ont répartis sur des camps à Almeria. Je me suis retrouvé dans un centre où il y avait cent-vingt détenus. J'ai été incarcéré dans une grande salle avec une trentaine d'immigrants. Nous avons été présentés au procureur, accompagnés d'un interprète. On m'a expliqué que si j'étais retenu pendant quarante jours, j'avais de fortes chances d'être gardé en Espagne. Dans le cas contraire, je serais expulsé. *Anta ou zahrak*[5]. Je suis resté vingt neuf jours en tout. J'étais bien traité. On avait tout : des couvertures propres, des articles de toilette, des détergents, on mangeait très bien. Les Espagnols ont été très gentils. Mon problème, ça a été le Consulat d'Algérie à Alicante. C'est sur recommandation du consul que l'immigrant algérien est gardé ou expulsé. Manque de pot, j'ai fait partie des expulsés. Sur cinquante-trois Algériens, vingt sont restés et tous les autres ont été renvoyés au bercail.

Je ne suis pas près de recommencer.
J'ai vu la mort de très près.

Ça m'a fait un coup de rentrer. J'étais prêt à passer un an supplémentaire en prison là-bas avec la promesse d'être régularisé en fin de parcours, plutôt que de revenir à la case départ. L'Espagne, pour le peu que j'en ai vu, m'a séduit. Elle est belle, propre, il y a du travail. Quel dommage ! J'ai pleuré quand j'ai été expulsé. J'étais dégoûté. Mais je ne suis pas près de recommencer. J'ai vu la mort de très près, c'était affreux. J'ai retenu la leçon. Plus de *boti*. Je ferai tout pour repartir dignement, avec mes papiers. J'attendrai gentiment que mon père fasse le nécessaire. Il n'y a aucun avenir ici. Là-bas, tu pars de rien, tu as le boulot, le logement, tout. Moi, j'ai un voisin qui est là-bas, chez mon père. Il est parti de rien et il a aujourd'hui une bonne situation. S'il y avait le minimum ici, personne ne songerait à partir.

Témoignage recueilli par Mustapha Benfodil
(journaliste reporter et écrivain algérien).

5. C'est pile ou face.

J'AI VU DES GENS DEVENIR FOUS. ILS N'ONT PLUS RIEN POUR AVANCER, NI POUR RECULER.

A., CAMEROUNAIS.
EMPRISONNÉ ET EXPULSÉ POUR SÉJOUR ILLÉGAL. VIT EN FAMILLE DANS UN GHETTO A ALGER.

A Tamanrasset, c'est moderne, certes, mais tu ne peux pas circuler librement. C'est-à-dire que tu n'es pas libre de marcher, de chercher un emploi. C'est comme ça : tu as besoin de trouver du travail, mais tu es obligé de te cacher. Dès qu'on voit un black, c'est la chasse à l'homme. Tu es obligé de faire un marathon, faut aller dans les rochers pour s'abriter. Tamanrasset, c'est comme un film : les Noirs avec les policiers algériens, c'est comme les souris avec le chat.

A Tin Zaouatine*, dès que vous sortez du camion, les policiers armés vous encadrent et vous désignent le petit oued à traverser. Dès que vous traversez, ils vous disent « n'oubliez pas de bien regarder ce cimetière, là-bas, c'est là qu'on enterre vos compagnons ». Dès que tu arrives, c'est la première chose qu'ils te montrent. On te dit : « ce sont vos frères qui sont enterrés par là ».

Si, à deux ans, mon fils n'a pas déjà un départ, ça veut dire que je suis en train de gâcher son avenir, quelque part je gâche son avenir. Si je veux rentrer, je dois avoir les moyens de préparer son avenir. C'est ça, c'est difficile. Tu es coincé, sans argent tu ne peux pas.

J'ai vu des gens devenir fous. Ils n'ont plus rien pour avancer, ni pour reculer. Qu'est-ce que tu dois faire ? Tu dois te battre par tous les moyens pour remonter. Le seul moyen, c'est de remonter encore et de souffrir vers le nord.

* Localité située à la frontière algéro-malienne (figurée par un oued) à près de 700km de Tamanrasset.

ON ENTERRE NOS FRÈRES DANS LE DÉSERT.

C., CAMEROUNAISE.
VIT À ALGER.

Je suis partie du Cameroun, j'ai traversé le Nigeria, le Niger et l'Algérie. Cela m'a pris un mois. En Afrique noire, ça n'a pas été très difficile. Mais à partir de la première ville algérienne, Tamanrasset... Les Noirs ne sont pas acceptés. Il n'y a nulle part où dormir. On dort dans les rochers. La police vient la nuit nous attraper. J'ai été refoulée quatre fois. On m'a pris comme ça, et nous voilà partis... Quand j'ai été refoulée, le trajet qui m'a marqué a été celui entre Ghardaïa et Tin Zaouatine. Vous ne mangez rien. Entre les deux villes, on a passé deux mois en cellule à In salah. Nous étions au moins sept cents personnes. On a couché les uns sur les autres, on a dormi debout ou dans les toilettes. L'eau n'est pas bonne. Nous avions un pain et une boîte de lait par personne et par jour.

Après, on nous met dans des camions comme des moutons pour nous jeter à Tin Zaouatine où commence un autre calvaire. Il y a des morts. Arrivés là-bas, nous sommes poussés du côté malien. Mais du coté malien, il n'y a pas à manger non plus. Il n'y a pas d'hôpital. Tout est du côté algérien. On est donc obligés de retourner en Algérie. Les scorpions piquent les enfants. On enterre nos frères dans le désert. Il y a des gens qui n'ont pas d'argent et qui ne peuvent remonter à Tamanrasset. Il faut 3000 DA, ou donner quelque chose en gage. Si tu n'as personne ou rien à donner, tu restes là-bas.

Tu ne peux ni reculer ni avancer. En arrivant à Tamanrasset, on est obligés d'arriver à pied pour que les Algériens n'entendent pas le bruit des camions. Les Touaregs te montrent la lumière et te disent qu'il faut la suivre pour rejoindre Tamanrasset. On nous a laissés à 260km. On a marché pendant trois jours. Parmi nous, il y a eu des morts. Il n'y a pas d'eau, il n'y a pas de puits.

Moi on m'a arrêtée. J'ai dû me déshabiller à la gare routière pour qu'ils aient honte.

A Tamanrasset, j'ai passé deux jours sans reconnaître personne. Récemment, je suis passée par Ghardaïa. Moi, on m'a arrêtée. J'ai dû me déshabiller à la gare routière pour qu'ils aient honte et qu'ils me laissent aller. Les Algériens ne connaissent pas les femmes. Au poste de police à l'entrée de Ghardaïa, on a fait descendre les femmes. Ils ne regardent pas les Algériennes... juste les Noires. Un gendarme m'a appelée pour que je le rejoigne derrière le poste. Il m'a dit qu'il voulait coucher avec moi. Je l'ai dénoncé à son patron. Plein de filles sont victimes de viols. On peut passer si on couche. Celles qui n'acceptent pas sont refoulées. La population algérienne pense qu'ont fait trop de mauvaises choses. C'est une généralisation. Nous ne sommes pas tous des voleurs.

J'AI PORTÉ MES AMIS SUR MON DOS, JE LEUR AI DONNÉ À BOIRE, JE LEUR AI DONNÉ MON SOUFFLE.

HADDANE KONÉ, IVOIRIEN.
CORDONNIER À ALGER.

Je trouve que l'humanité n'existe plus aujourd'hui... Je suis le premier fils de la famille. J'ai de jeunes frères qui font des études, des amis qui ont du travail. Mais ils ont quand même des difficultés financières. Ils ont souffert pour faire ce qu'ils font. Il y a des difficultés en Afrique. Ce n'est pas parce qu'on fuit qu'on n'est pas fier d'être Africain. Nous sommes fiers. Nos parents cultivent la terre pour gagner la nourriture de l'année. Ils sont croyants et savent que c'est Dieu qui leur donne ce qu'ils ont. Ils se battent pour subvenir à leurs besoins. Moi, j'ai un métier que je veux pratiquer. Je fabrique des chaussures traditionnelles. Personne ne m'a soutenu au pays. Quand mon père est mort, j'ai décidé de sortir du pays pour gagner de l'argent dans les pays voisins.

J'ai pris des risques en empruntant cette route. Au pays, on t'explique cela mais tu ne le crois pas. Parce que celui qui t'explique les difficultés de la route apparaît pourtant dix fois mieux que toi. Lui, il trouve à manger, il aide sa famille. Si lui le fait, tu te dis que toi aussi, tu pourras le faire. Je n'ai pas trouvé de visa. Ma mère ne voulait pas que je parte... Je suis passé par le désert. La route n'était pas facile. Il faut être croyant et fort pour emprunter cette route. Chez moi, je me suis fait escroquer par des passeurs, à Gao aussi. J'ai fait une semaine dans le Sahara. Il n'y a pas d'eau, pas de nourriture. Tout ce que Dieu fait est bien. Je croyais que c'était la fin.

Je suis passé à Oran et Maghnia. Il y a eu un contrôle de papiers. Je trouve cela normal de contrôler un étranger qui n'est pas chez lui dans un pays. Je ne leur en veux pas... On m'a refoulé dans le désert à Tin Zaouatine. Je suis remonté. Je suis allé à Maghnia. Là-bas, tu te retrouves dans les bas-fonds. Il n'y a ni eau ni fleuve. Il n'y a que de la misère. J'ai fait six mois, j'ai failli mourir. J'ai traversé ensuite la frontière algéro-marocaine. Je me souviens, sur le chemin, avoir porté mes amis sur mon dos, je leur ai donné à boire, je leur ai donné mon souffle. Je n'ai jamais revu l'un d'eux. Je suis allé au Maroc. C'était pire que le suicide. Quarante-cinq personnes dans une pirogue pour dix personnes. C'est un suicide et nos gouvernements le savent. Ils laissent faire. 1000 euros ne valent pas le coup. Quand tu vois l'endroit du passage pour l'Europe à Ceuta, tu te dis qu'il faut être chanceux. Ton destin est là-bas. Soit tu meurs, soit tu entres en Espagne. Nous, les Africains, nous ne devons pas risquer nos vies pour aller en Europe. Au moment du passage à Ceuta et Melilla*, un de mes frères est mort. On ne fait pas tout ça pour rien. Il faut voir la

> Au Maroc, j'ai vu des Algériens qui traversent pour aller en Europe. Ils ont la même tristesse que nous.

* Enclaves espagnoles au Maroc protégées par des barbelés, que tentent parfois de franchir les migrants ou demandeurs d'asile en transit au Maroc, parqués dans les forêts toutes proches. Le 29 septembre 2005, alors que plusieurs d'entre eux cherchent à passer de l'autre côté, cinq personnes au moins sont tuées.

misère qu'il y a chez nous ! On voit notre père qui n'arrive pas à manger. Ça fait mal. Je ne pouvais pas voir ça. Pourtant, j'ai travaillé au pays. Nous ne sommes pas des fainéants. Si l'Etat pouvait nous aider, nous n'irions pas en Europe. Si l'Europe payait notre coton le prix qu'il faut, les jeunes Africains ne partiraient pas. Chez nous, il y a la terre que l'on peut travailler. Nous avons cette force. Mais nous sommes escroqués par notre Etat. Il y a des humains en Afrique, des jeunes gens qui ont besoin d'aide.

Chaque pays a son droit. Je n'en veux pas aux Algériens de nous refouler. C'est normal, il faut un passeport pour rentrer dans un pays. Je n'en veux qu'à mon gouvernement. Je ne veux pas parler de racisme en Algérie. Le racisme, il commence aussi chez moi, dans mon pays. Je ne veux pas voir ma famille manger dans la poubelle. En Afrique, nous avons une dignité. Je travaille rue Didouche Mourad. Je fais de la cordonnerie. Je n'ai pas appris mon métier en Algérie mais je suis fier de l'exercer ici. Au Maroc, j'ai vu des Algériens qui traversent pour aller en Europe. Ils ont la même tristesse que nous. Je veux que tout le monde vive en paix. Nous, comme les Algériens et les Marocains, nous ne devons pas perdre la vie pour rien. C'est mon message pour tous mes frères.



ON DEVRAIT POUVOIR NAÎTRE CAMEROUNAIS ET MOURIR ALGÉRIEN.

FABRICE, CAMEROUNAIS.
VIT À TAMANRASSET.

Jusqu'au Niger, on se sent encore chez soi. Ici, on peut parfois travailler mais on est rémunéré quatre fois moins que les Algériens. Parfois, c'est celui chez qui on travaille qui appelle la police. Nous, on est des bosseurs. Nous dormons dans des conditions lamentables et précaires. On dort dans des grottes, dans des rochers. Nous vivons grâce aux petits restaurants que tiennent les femmes africaines. On n'est pas habitués à la *choukhchoukha* ou à la *loubia**. On veut notre haricot fait à notre façon. Mais quand on vient se nourrir chez ces femmes, on nous pourchasse.

Il y a des femmes qui se prostituent. On nous pousse à faire du mal. On nous prend pour des porteurs de maladie. La maladie est partout. J'ai vécu à Alger et j'ai vu des Algériens porteurs du sida. Moi, je sais que je suis en meilleure santé que d'autres. J'ai pris soin de moi. Une fois, ici, je marchais avec deux Algériens Noirs, et un 4x4 de la police est arrivé. La première chose qu'a faite le flic a été de me gifler pour me demander mes papiers. Normalement, on dit bonjour avant. Pourtant, lui, ce policier, il a des frères en Europe. Il sait ce que c'est que de partir de chez soi pour pouvoir manger.

Pourtant lui, ce policier,
il a des frères en Europe.
Il sait ce que c'est que de partir
de chez soi pour pouvoir manger.

Nous sommes bloqués ici. On ne peut pas passer en Europe. La réinsertion dans le pays d'origine est difficile. Ca fait quatre ans qu'on est partis. C'est dur de revenir. On devrait pouvoir naître Algérien et mourir Américain, naître Camerounais et mourir Algérien.

Il faut que les autorités nous trouvent des moyens d'insertion. Il faut qu'ils se rendent compte qu'ils ne peuvent pas vivre sans les autres comme les autres ne peuvent vivre sans eux. Une fois, j'ai corrompu la police pour ne pas être refoulé. Des fois, ils déchirent le passeport. Je ne fais pas de mal à ce pays. Pourquoi on m'embête ? J'attends simplement du travail sous le soleil. L'Algérie est un rêve. On a cru à des choses qui ne sont pas vraies. Nous vivons une vie d'intermédiaire. On est toujours obligés de passer par quelqu'un, pour obtenir quoi que ce soit.

* Choukhchoukha : plat traditionnel à base de feuilles de pâte arrosées d'une sauce ; loubia : haricots blancs en sauce rouge.

NOUS SOMMES CLANDESTINS DANS NOTRE PROPRE PAYS.

ADDA, ALGÉRIEN, 33 ANS. DOCKER AU PORT D'ORAN. A PRIS LA MER EN NOVEMBRE 2006.

Je suis prêt à recommencer. Avec une planche s'il le faut ! Je ne me souviens ni du jour exact où je suis parti ni de la plage d'où j'ai embarqué : pour être franc, j'étais soûl ce jour-là. Je n'ai rien vu. On est venu me chercher en voiture et on m'a emmené. J'ai fait la traversée ivre mort. Je suis docker journalier pour une paie de misère. Tu vides un bateau entier, tu gagnes 300 DA.

Prix de la traversée : cent vingt mille dinars par tête. Nous étions soixante quatre bonshommes à bord d'un chalutier. Nous étions sur le point d'atteindre les côtes d'Almeria quand un zodiac de *harraga*[1] a chaviré. La *Guardia* espagnole qui était venue à son secours nous a évidemment interceptés et nous avons été arrêtés. C'est bête. Y aurait pas eu cette foutue barque, on n'aurait pas été repérés. Je suis resté quinze jours en dépôt à Valence, ensuite, nous avons été transférés par bus vers Alicante. Le consulat d'Algérie n'a rien voulu entendre. Le 20 novembre, j'ai été expulsé vers Oran. Nous étions quarante trois dans la même situation. Et là, j'ai tout perdu.

Risquer sa vie en mer, ce n'est pas du suicide. Rester ici : voilà le suicide.

Les cent vingt mille dinars ne m'auraient jamais tiré de la misère. Comment veux-tu faire du business dans ce pays ? L'Etat nous assimile tantôt à des terroristes, tantôt à des voleurs. Venez voir le taudis dans lequel je vis, vous comprendrez alors pourquoi j'ai pris la mer. Il n'y a aucun avenir ici. Aucune dignité. Nous sommes clandestins dans notre propre pays. Risquer sa vie en mer, ce n'est pas du suicide. Rester ici : voilà le suicide. Si ça continue comme ça, je vais me pendre au bout d'une corde. Vous savez, la mort pour le *harrag*, c'est une délivrance. *Yesterna rabbi men hadh el kechfa*[2]. On connaît un jeune qui travaille aujourd'hui comme simple garçon d'hôtel et il se fait 1300 euros par mois, il est tranquille. Là-bas, je réussirai sûrement. Je ne suis pas un voleur, pas un voyou, je ne demande qu'à travailler, et je réussirai à la force de mes bras. Si j'avais un logement, un boulot et une femme, je n'irais nulle part !

Témoignage recueilli par Mustapha Benfodil.

1. Du verbe « brûler », utilisé pour qualifier toute action irrégulière : brûler un feu rouge, resquiller dans une chaîne..., toute forme de transgression. Par extension, substantif qui désigne ces jeunes maghrébins qui « brûlent » les frontières et sont prêts à tout pour gagner l'Europe. Singulier : « harrag ».
2. Que Dieu nous pardonne un acte aussi grave

J'AI DIT : « JE NE PARS PAS, IL FAUT QU'ON ME DONNE LE CORPS DE MON FRÈRE, POUR LE MONTRER À MA FAMILLE ».

HAMIDOU, MALIEN. A TENTÉ DE FORCER L'ENCLAVE ESPAGNOLE DE CEUTA AVEC SON FRÈRE.

J'ai fait neuf mois à Ceuta, dans la forêt. Il y avait la base militaire entre le grillage et nous. Pendant quatre mois, aucune personne n'a réussi à passer. Moi, j'étais comme un chef de la forêt. J'ai décidé qu'il fallait qu'on attaque le grillage. On était presque mille quatre cent personnes : Maliens, Camerounais, Burkinabés, Ivoiriens, Sénégalais, Guinéens, presque toutes les nationalités.

J'étais avec mon frère. Il a pris l'échelle d'un côté, moi de l'autre. Il est monté le premier. Il a dépassé le premier grillage. Mais au deuxième, il a reçu une balle en pleine poitrine. Moi, j'ai réussi, mais je n'ai pas été très loin. A mon retour, j'ai trouvé le corps de mon frère au milieu des grillages. J'ai dit : « je ne pars pas, il faut qu'on me donne le corps de mon frère, pour le montrer à ma famille, je pars avec… »

NON, N'Y VA PAS, NE FAIS PAS CETTE ERREUR, MON FILS EST MORT COMME ÇA !

MOHAMED ET FATIHA LAIDOUNI, MAROCAINS. LEUR FILS ADEL A ÉTÉ TUÉ EN LIBYE, APRÈS AVOIR TENTÉ LA TRAVERSÉE VERS L'ITALIE*.

MOHAMED : Voyez-vous, mon fils n'est pas mort noyé : il a été torturé. Il a enduré les pires souffrances. Si on regarde bien la photo de son cadavre, on voit qu'il est ligoté, qu'il a une balle dans la poitrine…

FATIHA : … Et les pieds brûlés...

MOHAMED : D'après moi, ceux qui ont pu partir sont partis, ceux qui n'ont pas pu ont été éliminés. S'il y avait eu au moins un survivant, on aurait pu savoir ce qui s'est vraiment passé. Hélas, ils sont tous morts. Tous ! Plus de cinquante-sept personnes.

FATIHA : Quand je vais à l'aéroport, à l'agence de voyage libyenne, je vois du monde, des filles des garçons qui font la queue : ils veulent tous partir en Libye. Je vous jure que je les prends un par un et je leur dis : « Mon fils, où vas-tu ? En Libye ? Est-ce que tu connais quelqu'un ? » Ils me répondent que non, qu'ils comptent sur Dieu. Je leur demande s'ils veulent rejoindre l'Europe clandestinement, je dis à chacun : « non, n'y va pas, ne fais pas cette erreur, mon fils est mort comme ça ». Je leur parle et les conseille comme si j'étais leur mère. Si je pouvais les convaincre de reprendre leurs sous et de rentrer chez eux...

* Ils ont demandé une enquête sur les conditions de sa mort.

NOUS SOMMES OBLIGÉS DE MENDIER.

YAHIA, NIGÉRIAN.
A TENTÉ QUATRE FOIS LE PASSAGE VERS L'ESPAGNE.
VIT CLANDESTINEMENT À CASABLANCA.

Je voulais aller en Europe par la route. Mais, arrivé au Maroc, j'ai vu combien les choses étaient dures. Pour manger aujourd'hui, nous dépendons de la grâce de Dieu. Nous sommes obligés de mendier.

Cette chambre dans laquelle nous nous trouvons, aussi petite soit-elle, nous la louons 500 dirhams, soit 50 euros. J'ai un vrai métier, un métier manuel : je suis menuisier. Je veux travailler, mais j'ai cherché partout, là où ils auraient pu m'embaucher. C'est toujours non. Les gens refusent de nous employer, car nous sommes Noirs.

Par la grâce de Dieu, j'ai tenté quatre fois de passer, mais les quatre fois, personne n'a réussi. Aujourd'hui, je n'ai pas de travail, j'essaie de joindre ma famille en Europe, pour qu'ils m'aident à m'en sortir, qu'ils m'envoient de l'argent, comme ça je tenterai encore le passage.

JE N'AI RIEN FAIT DANS MA VIE. JE DIS UNE VÉRITÉ : RIEN !

MOUSSA, MALIEN.
VIT AUJOURD'HUI À TAMANRASSET, POSSÈDE DES PAPIERS.

Il faut que les gens qui veulent venir ici prennent exemple sur nous qui n'avons jamais progressé. Chacun est roi chez lui, même s'il mange du sable. Moi je suis là, c'est vrai, mais je vais quitter. Je ne conseille pas à mes frères de venir. Gagner un euro chez toi c'est plus important que 100 euros ailleurs. Chez les autres, tu n'es rien.

Regarde les aventuriers qui dorment dans les rochers. Ne sont-ils pas assez bons pour avoir droit à une maison ? Ce n'est pas parce qu'ils ne peuvent pas payer qu'ils doivent dormir dehors. Ce sont des humains. Les conditions de vie ne sont pas difficiles ici. Ils les rendent difficiles pour les Africains. J'ai vu des aventuriers africains qui étaient docteurs, ingénieurs… Tu te rends compte ce que nous sommes obligés de faire, même avec des diplômes, pour pouvoir vivre correctement !

Chez les autres, tu n'es rien.

Ici, certains de nos frères sont mariés. Leurs enfants ne peuvent aller à l'école. Il y a des petites filles ici. Elles font pitié. C'est un enfant, il faut l'éduquer. Moi, cela fait quatorze ans que je suis hors de chez moi : je n'ai rien fait dans ma vie. Je dis une vérité : rien !

MOI, JE VOULAIS PARTIR, C'EST TOUT.

ZACARIA, ALGÉRIEN.
VIT DÉSORMAIS
À LONDRES.

Le Maroc, l'Algérie et la Tunisie sont les portes de l'Europe. Un Nigérien ou un Malien qui vient au Maghreb n'a pas l'intention de s'installer ici : il sait comment ça se passe. C'est un tremplin pour lui. La plupart pensent comme ça. Bien sûr, il y en a qui viennent pour travailler car pour eux, l'Algérie c'est un peu comme l'Europe. Par rapport à d'autres pays, l'Algérie est un peu développée.

Dans la vie au quotidien, je le vois bien, les Algériens sont racistes. On se comporte avec eux comme les Européens avec nous. Là-bas, on te traite de « sale arabe ». Eh bien c'est la même chose : ici, les Algériens traitent les Noirs comme les Européens traitent les Arabes là-bas. Ils leur disent : « qu'est-ce qui t'amène ici ? Retourne dans ton pays ! »

Ici, les Algériens traitent les Noirs comme les Européens traitent les Arabes, là-bas.

Moi je voulais partir, c'est tout. Je n'avais pas envie de me poser de questions. Je voulais partir, et ensuite j'aurais vu : de toute façon, tu t'attends à tout. A être bien, à être mal, à dormir dehors, à ne pas manger, à travailler, à gagner un peu d'argent. Tu ne sais pas ce qui t'attend. Là-bas, tu penses à vingt choses à la fois, tu ne te dis pas, je suis à Marseille, ça y est, c'est bon. C'est pas comme à Alger où tu as une maison, un dîner qui t'attend, un lit où dormir. Là-bas, tu te réveilles le matin, tu ne sais pas où tu vas dormir le soir, quand tu déjeunes, tu te demandes de quoi tu vas dîner…

*Yakoulna el hout ou mayakoulneche eddoud...**

* « Plutôt être dévoré par les poissons que par les vers ». Credo des *harraga* pour signifier qu'ils préfèrent mourir en mer plutôt que sur leur propre terre.

« Chaïbi Mohamed cherche son fils, Chaïbi Benchaa, âgé de 25 ans, disparu le lundi 13 février 2006 à la plage de Hassi-El-Ghella. Il demande à toute personne et aux autorités qui ont des renseignements le concernant de le contacter… »

Avis de recherche diffusé dans plusieurs journaux oranais en février 2006.

MOHAMED BENCHAA. PÈRE D'UN HARRAG NOYÉ.

Il a été repêché dans les filets d'un pêcheur du nom de Ben Allel après avoir passé trente-cinq jours en mer. Mon cauchemar a commencé le 13 février 2006 à 14h. Ce jour-là, c'était un lundi, j'étais allongé chez moi quand on m'a appelé pour m'annoncer que mon fils avait fait naufrage en mer. J'en avais les jambes sciées. Mon fils ne m'avait rien dit. Ironie du sort, trois jours auparavant, j'avais présenté mes condoléances à un voisin dont le fils était mort en mer.

Sa mère et moi sommes divorcés depuis vingt ans. Il était allé rendre visite à sa mère qui vit à Hassi El Ghalla. Il est parti le jeudi 9 février. Le lundi 13, j'apprends qu'il a fait naufrage en mer. J'ai appris par la suite qu'ils étaient douze *harraga*. Ils ont embarqué de Oued el Jemaâ. Cinq ont survécu et sept ont été portés disparus. Parmi eux, deux seulement ont été retrouvés, dont mon fils.

J'étais devenu comme fou. Je ne pouvais rien faire. J'étais à l'affût de la moindre nouvelle. J'ai même contacté l'émission « *Koullou chayin moumkin** ». J'ai été partout. J'ai fait toutes les morgues. Une fois, je me suis retrouvé errant du côté de la Madrague, une plage près d'Oran. Il pleuvait des cordes et j'étais sur le point de me jeter des rochers. Il y avait des chiens errants qui me menaçaient. Je m'en fichais. Je me disais : « mon fils est parti, autant le suivre ». On m'a tiré de là de justesse. J'étais dans un état second. Tu fais n'importe quoi dans de pareils moments. Tu deviens inconscient.

Un jour, je suis tombé sur un article paru dans « La Voix de l'Oranie » intitulé : « Un cadavre dans les filets d'un pêcheur ». Je suis allé voir et c'était bien son corps. Il était méconnaissable, je l'ai reconnu à ses dents, il avait la même dentition que la mienne. Et aussi à une marque sur le front. Le petit a été déclaré mort le 25 mars 2006. Parfois, ce sont les mamans elles-mêmes qui poussent leurs enfants à « enjamber » la mer dans l'espoir qu'ils leur ramènent de l'euro. Ce ne sont pas que les enfants des pauvres qui partent. Il y a beaucoup d'enfants à l'aise, qui prennent le large. Je connais quelqu'un qui a une usine, et dont le fils avait tout. Eh bien, il a fugué et son père est allé jusqu'en Espagne le chercher. En vain.

Il faut une campagne nationale de sensibilisation à l'adresse de nos jeunes. Tout le monde doit s'y mettre : les médias, les autorités, les artistes, il faut même des prêches dans les mosquées pour endiguer ce phénomène qui est en train de décimer notre jeunesse. Vous voyez cette convocation de justice… Mon fils est mort et moi je suis en justice ! Quel monde ! Je suis pris à la gorge !

Je remercie Allah de me l'avoir ramené, même mort.

* « Tout est possible » : émission télévisée où des avis de recherche sont lancés.

Ils ne devraient pas juger les *harraga*, mais les réseaux de passeurs. Les *harraga* sont victimes d'une manipulation. Les vrais coupables sont ailleurs. Il ne faut pas avoir pitié de ces gens-là. Il faut que les autorités leur infligent des sanctions sévères. Ce sont des criminels. Vingt ans de prison, c'est peu pour eux !

Mon fils, on l'a repêché dans un filet, je l'ai vu, mais malgré cela, subsiste un doute, un espoir. Dernièrement, on m'a dit que mon fils était vivant et qu'il est détenu au Maroc. Ce jeune aurait dit à la police marocaine qu'il est d'Oran, que ses parents sont divorcés et que sa mère vit à Hassi El Ghella. Ça m'a fait douter. La flamme de l'espoir ne s'éteint pas. J'aimerais aménager une pièce spéciale pour mon fils, y mettre toutes ses photos, ses affaires et la fermer. Je remercie Allah de me l'avoir ramené, même mort. Maintenant, je peux souffler. Avant qu'on retrouve son corps, le moindre bruit me faisait imaginer que c'était lui, qu'il était de retour. Mon cœur est encore brûlant, mais c'est moins pénible que de ne pouvoir faire son deuil. Maintenant, je surveille mes autres fils. Je suis hanté par la peur de voir l'un d'eux faire la même erreur. Le ramadhan dernier, l'un d'eux, Djamel, 14 ans, a été retenu à manger chez son ami sans me prévenir. J'ai passé la nuit à le chercher en pleurant et en errant comme un fou dans les rues et les commissariats.



Témoignage recueilli par Mustapha Benfodil.

TOUT AFRICAIN SENT LE SIDA.

YOUSSEF, CAMEROUNAIS. VIT EN ALGERIE.

Quand je suis parti du Cameroun, j'avais une bonne image de l'Algérie. J'ai été très surpris. Mais moi, je sais que l'Algérie c'est l'Afrique. Les enfants me manquent de respect et passent leur temps à m'insulter et me jeter des pierres. Dans le Sud, les gardiens de prison vous dépouillent et vous obligent à acheter leur marchandise dans la cellule. S'ils voient que vous avez de l'argent, il font exprès de vous laisser en cellule des jours et des jours pour que vous achetiez des choses dans leur commerce et vous refoulent quand vous n'avez plus d'argent.

Il faut faire des enquêtes. On ne traite pas les gens comme des animaux.

Il y a aussi des bastonnades quand on est arrêtés. On nous tape sauvagement. Un migrant a eu le pied cassé. Ils l'ont emmené à l'hôpital mais ils l'ont refoulé quand même. On refoule même les nouveau-nés et les femmes enceintes. Quand on t'arrête, on ne te demande même pas si tu as des choses à récupérer chez toi. Tu laisses tout. Je connais des gens qui marchent dans la rue tous les jours avec trois pantalons car si on t'arrête, tu pars à Tin Zaouatine habillé comme quand ils t'ont pris. Quand vous êtes malades et que vous arrivez à l'hôpital, il y a la police. Tout Africain sent le sida. Le premier examen, c'est le dépistage VIH. A Tamanrasset, la conclusion après l'hôpital, c'est Tin Zaouatine.

Les Algériens oublient qu'ils sont aussi partout dans le monde occidental et qu'ils sont mal traités dans ces pays. Chez nous, il y a des Algériens et ils sont tranquilles. Je demande au gouvernement de faire quelque chose. Peut-être ne savent-ils pas ce qui se passe. Il faut faire des enquêtes. On ne traite pas les gens comme des animaux. Je veux faire comprendre à l'Etat algérien que nous sommes Africains. Je veux qu'ils sachent que si ça dégénère ici, ils pourront venir chez nous. Les Européens ne les accepteront pas mais nous, nous laisserons notre porte ouverte.

THIAROYE

Le pays de l'homme blanc est loin,
on ne peut y aller par train,

Le pays de l'homme blanc est loin,
il y en a qui quittent leur pays,

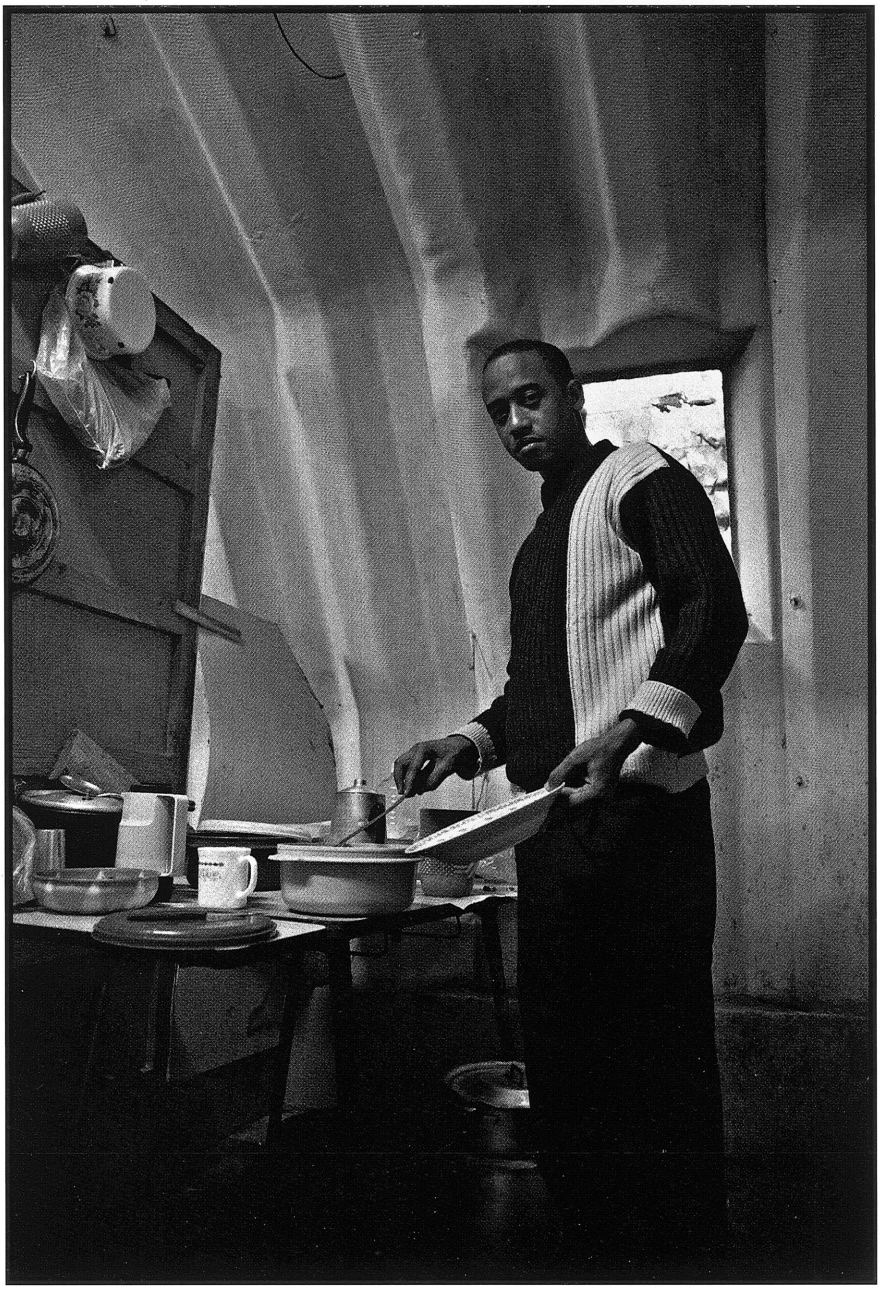
y laissant leurs attaches, ils vont chercher ailleurs,
ce qu'ils n'ont pas chez eux.

Là-bas on t'appelle « sans papiers », on t'appelle
« sans abri », là-bas, on t'appelle SDF,

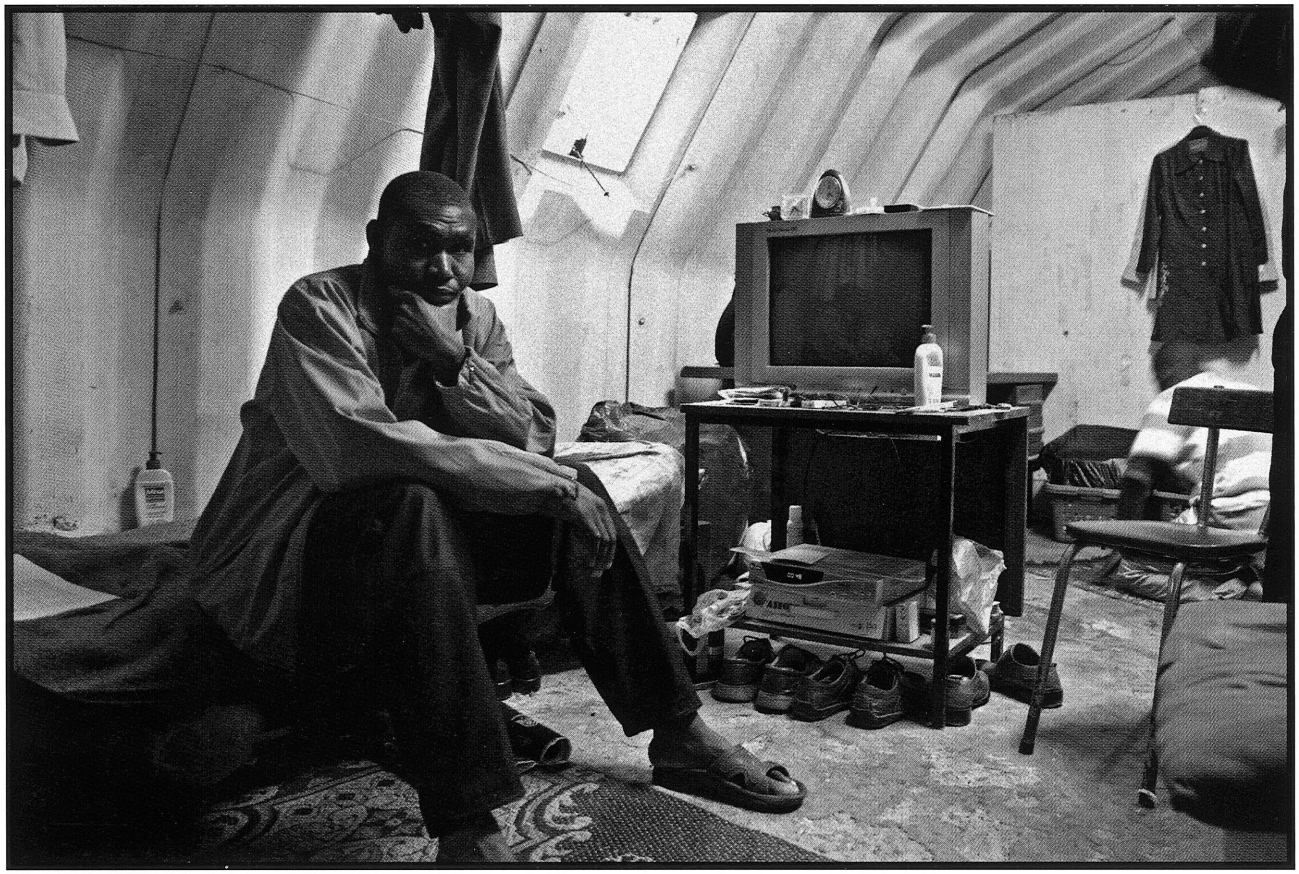
Le pays de l'homme blanc est dur.

EL HADJ N'DIAYE

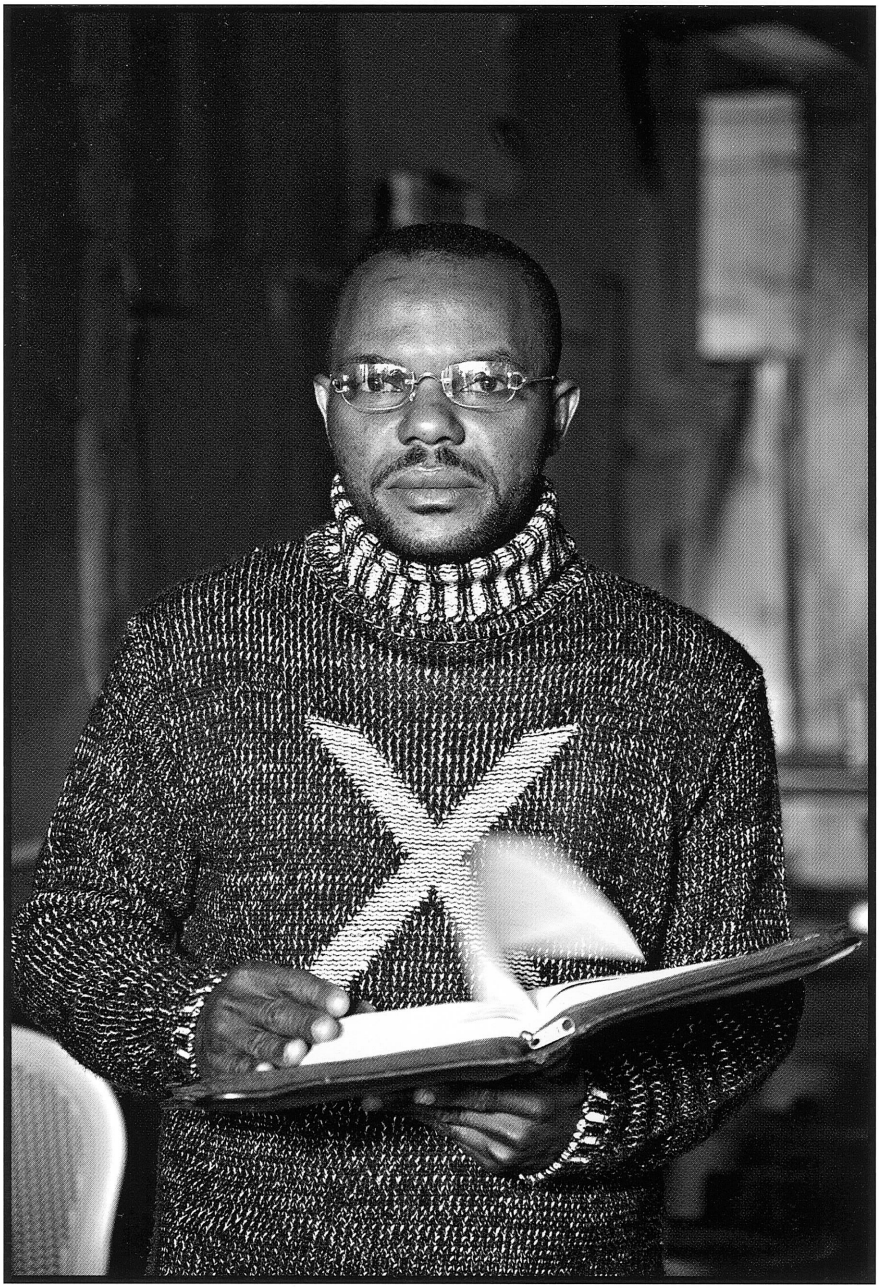
PHOTOGRAPHIES



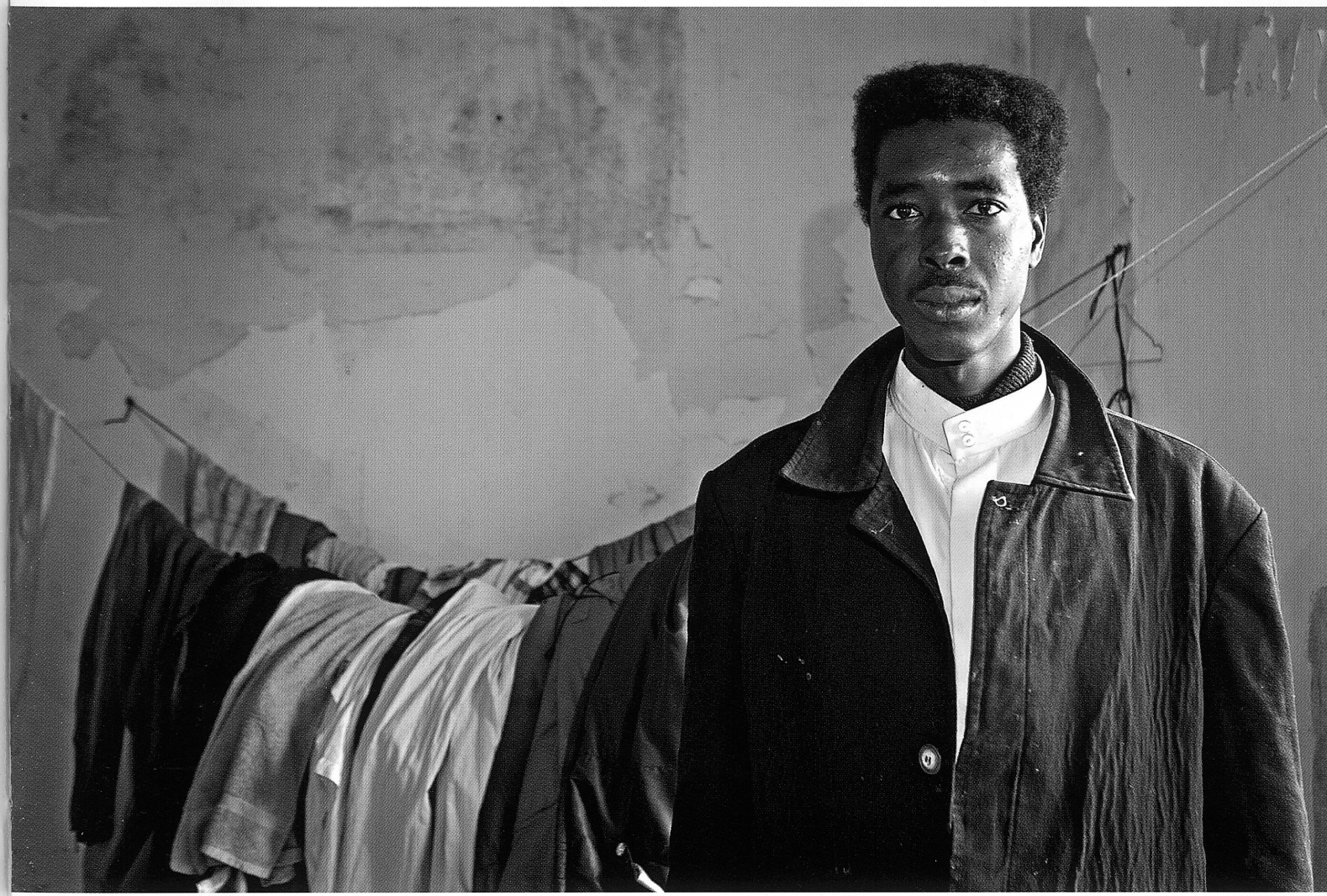
Alger, 2006.



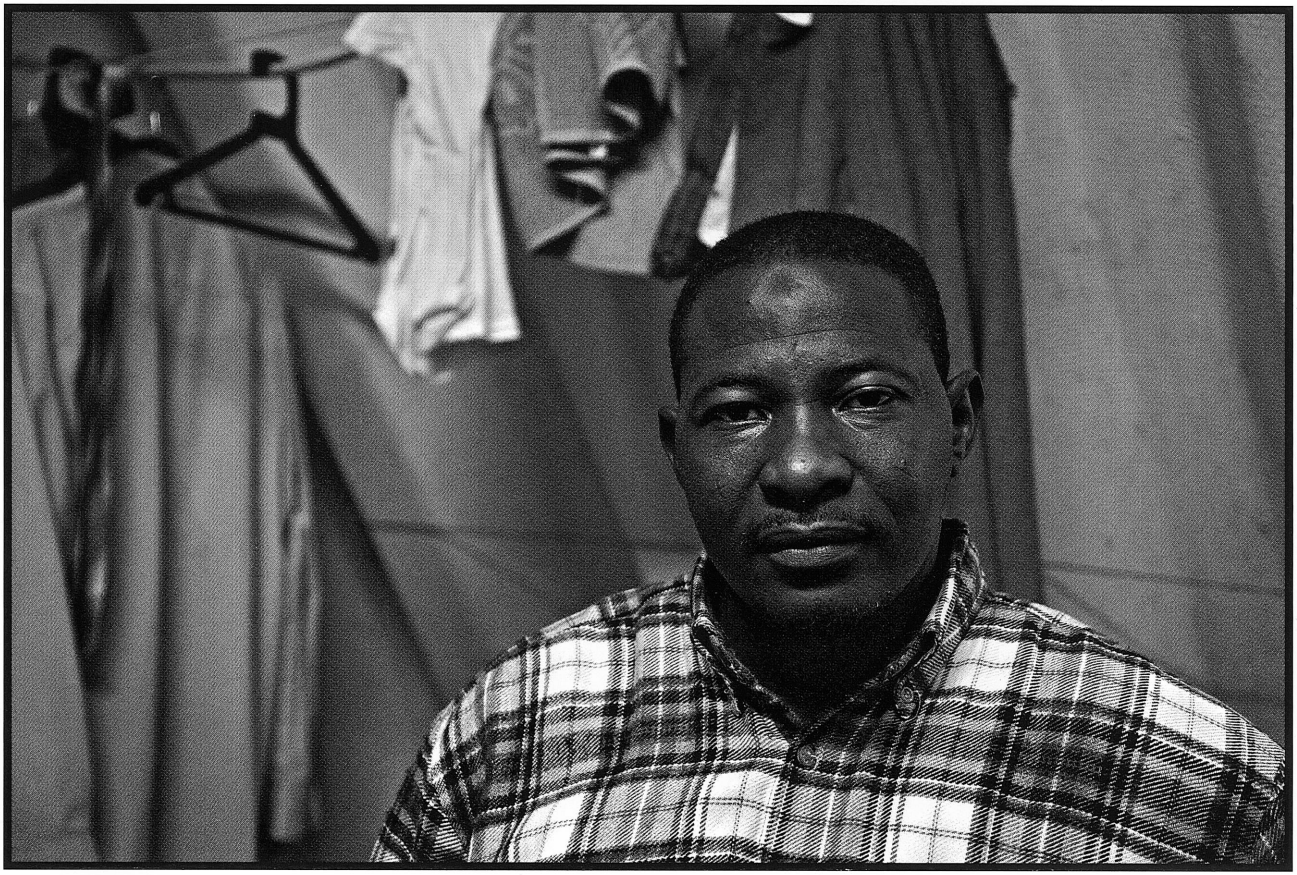
Alger, 2006.



Alger, 2006.



Alger, 2006.

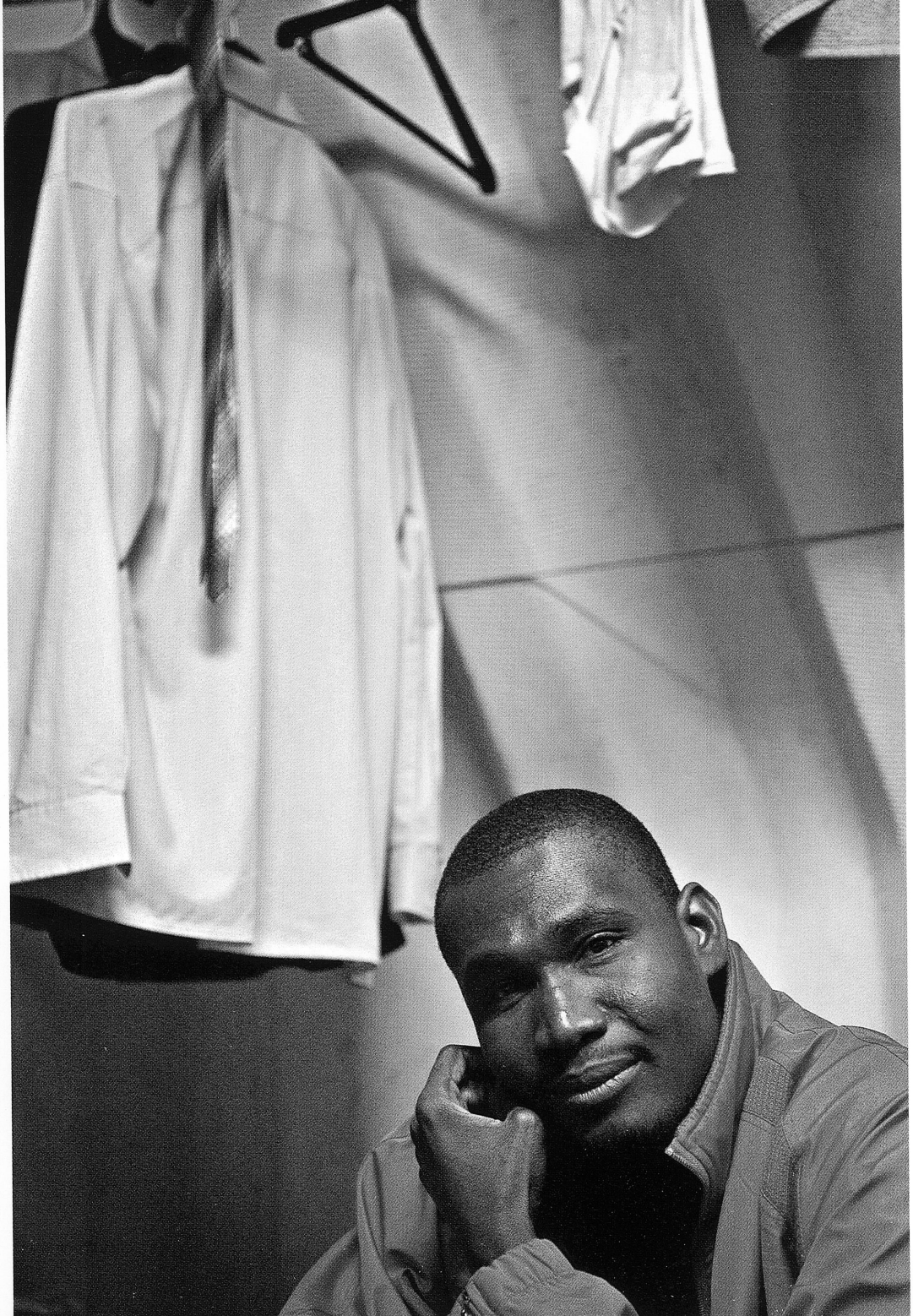




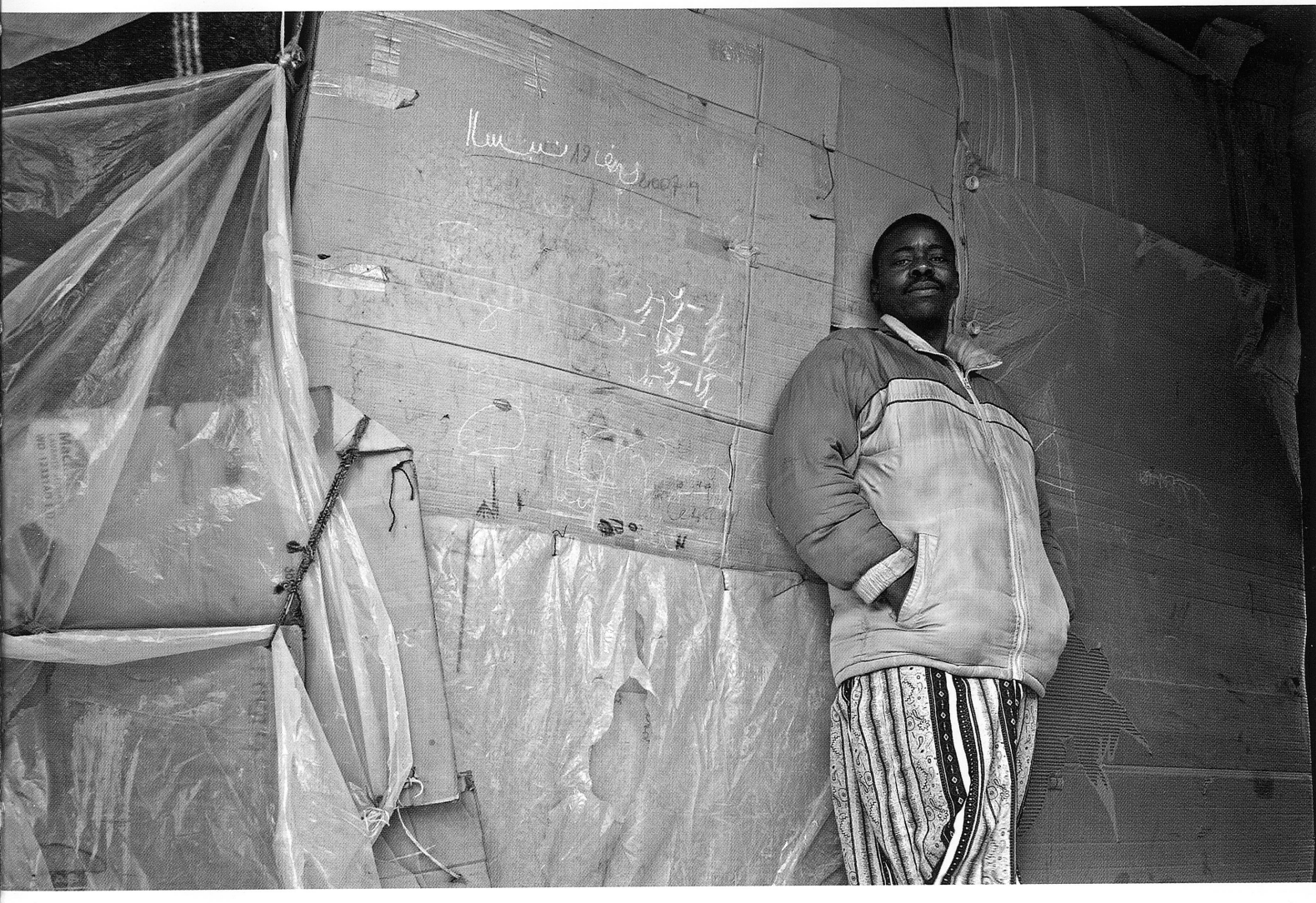


Madrid, 2006.

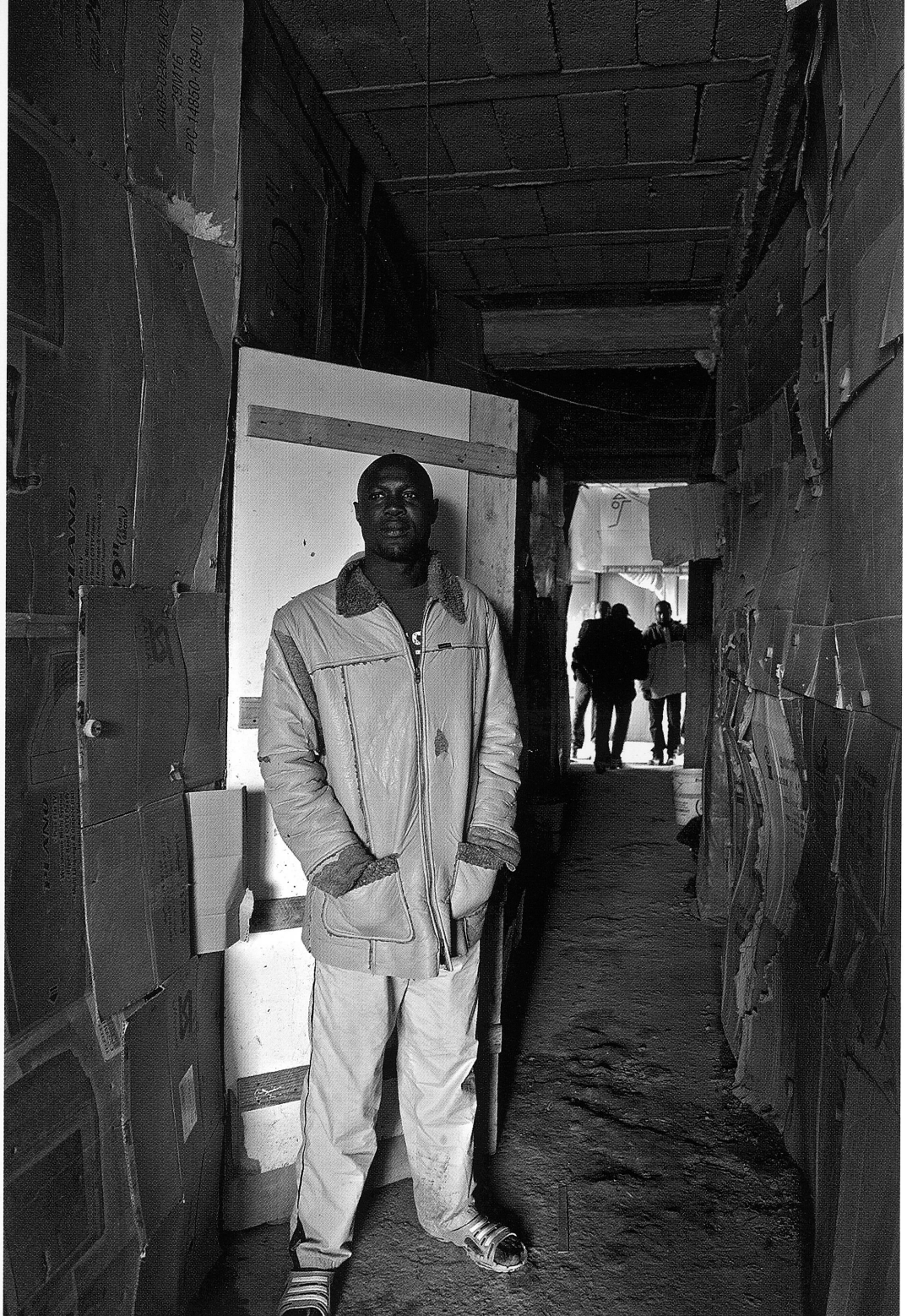
Alger, 2006.



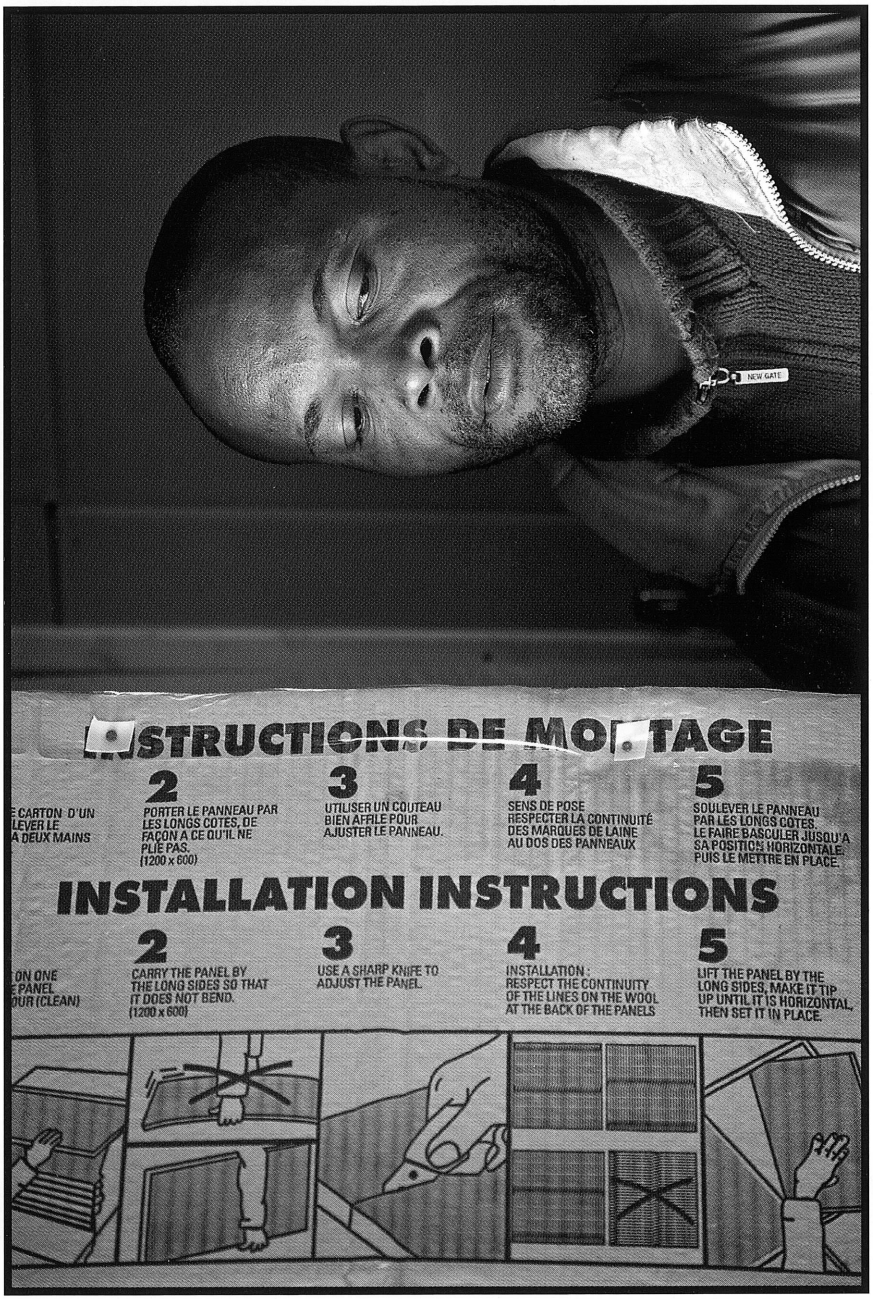
Alger, 2006.



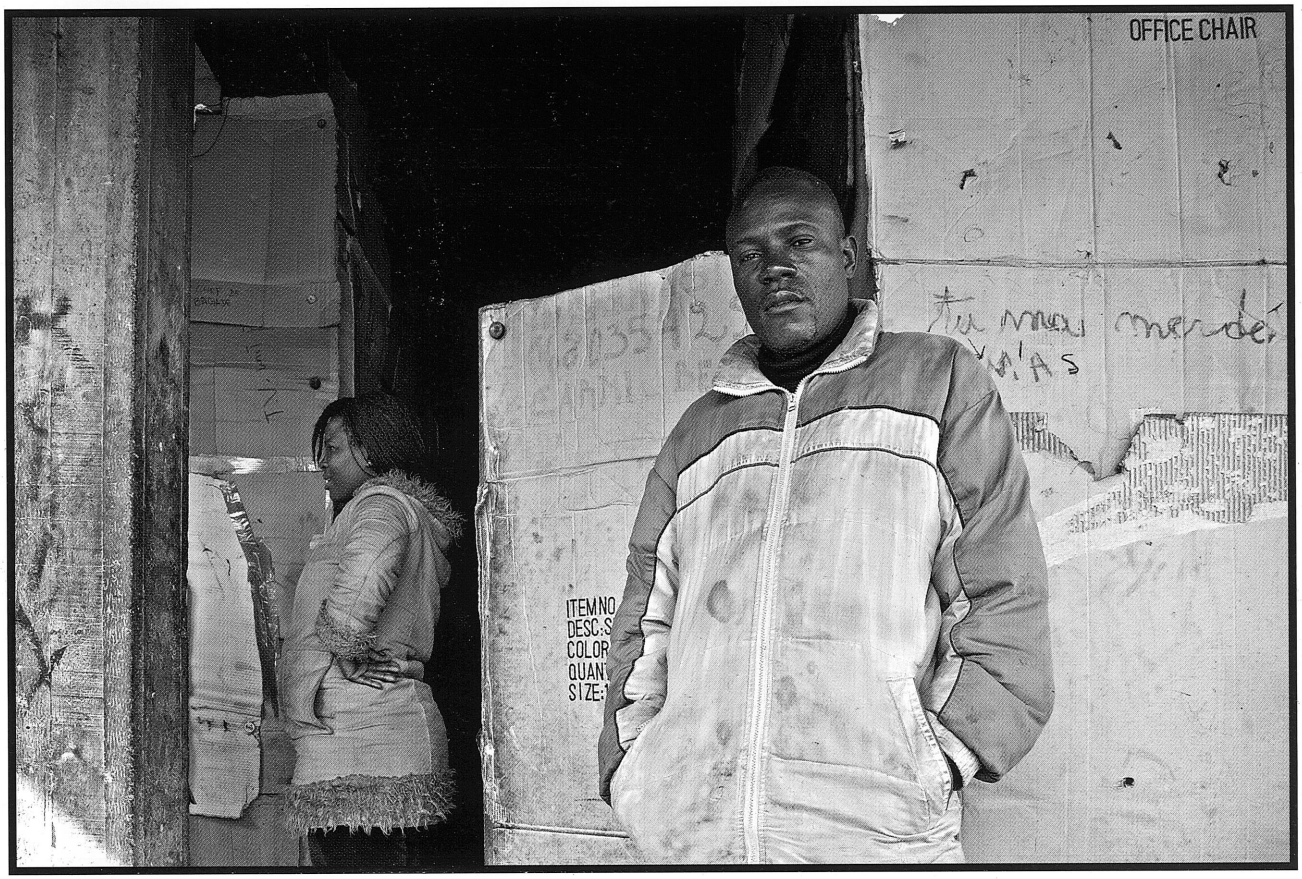
Alger, 2006.



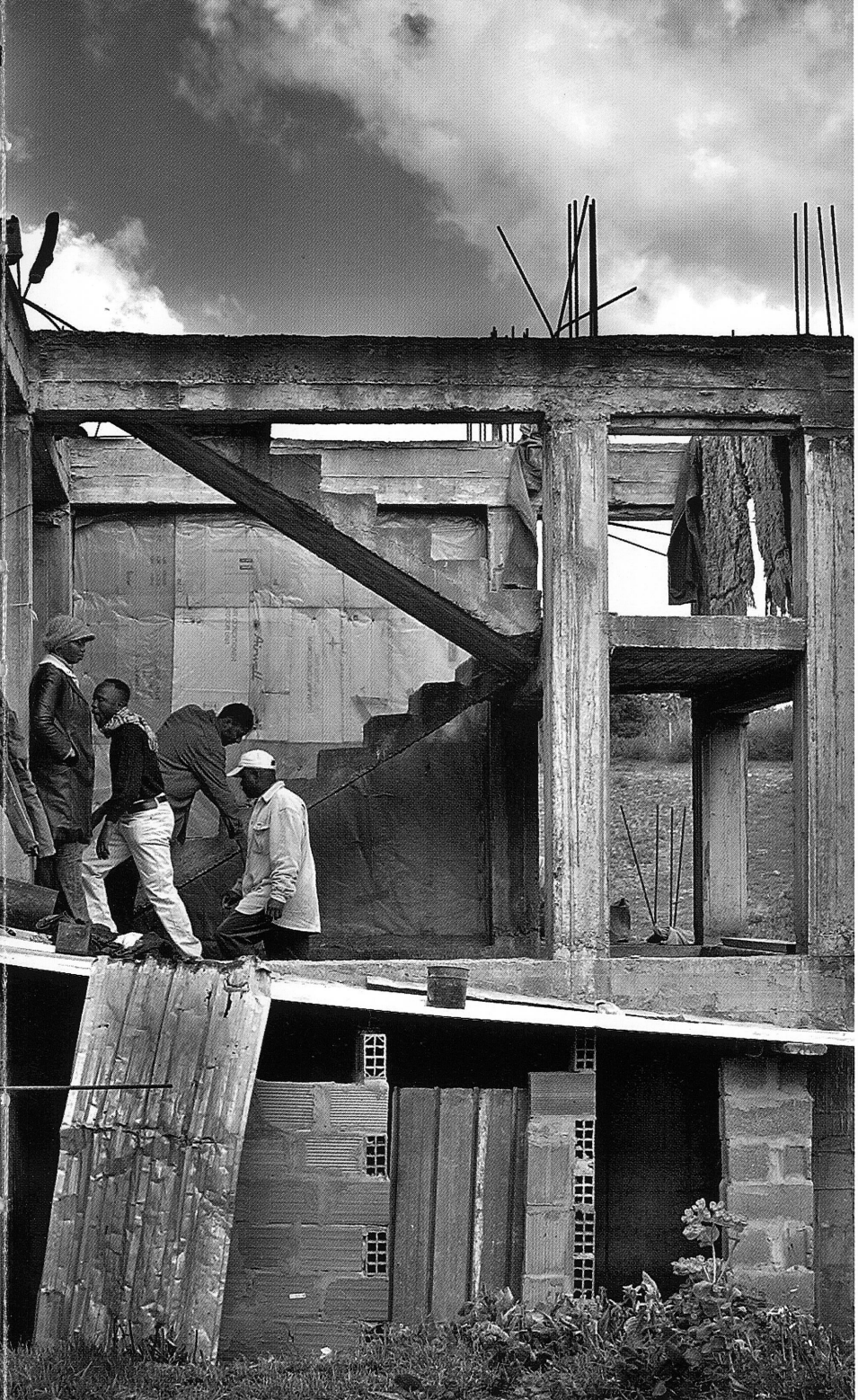
Alger, 2006.


NEW GATE
INSTRUCTIONS DE MONTAGE
E CARTON D'UN
LEVER LE
A DEUX MAINS
2
PORTER LE PANNEAU PAR LES LONGS CÔTÉS, DE FAÇON A CE QU'IL NE PLIE PAS.
(1200 x 600)
3
UTILISER UN COUTEAU BIEN AFFILÉ POUR AJUSTER LE PANNEAU.
4
SENS DE POSE
RESPECTER LA CONTINUITÉ DES MARQUES DE LAINE AU DOS DES PANNEAUX
5
SOULEVER LE PANNEAU PAR LES LONGS CÔTES. LE FAIRE BASCULER JUSQU'A SA POSITION HORIZONTALE, PUIS LE METTRE EN PLACE.
INSTALLATION INSTRUCTIONS
ON ONE
E PANEL
OUR (CLEAN)
2
CARRY THE PANEL BY THE LONG SIDES SO THAT IT DOES NOT BEND.
(1200 x 600)
3
USE A SHARP KNIFE TO ADJUST THE PANEL.
4
INSTALLATION :
RESPECT THE CONTINUITY OF THE LINES ON THE WOOL AT THE BACK OF THE PANELS
5
LIFT THE PANEL BY THE LONG SIDES, MAKE IT TIP UP UNTIL IT IS HORIZONTAL, THEN SET IT IN PLACE.

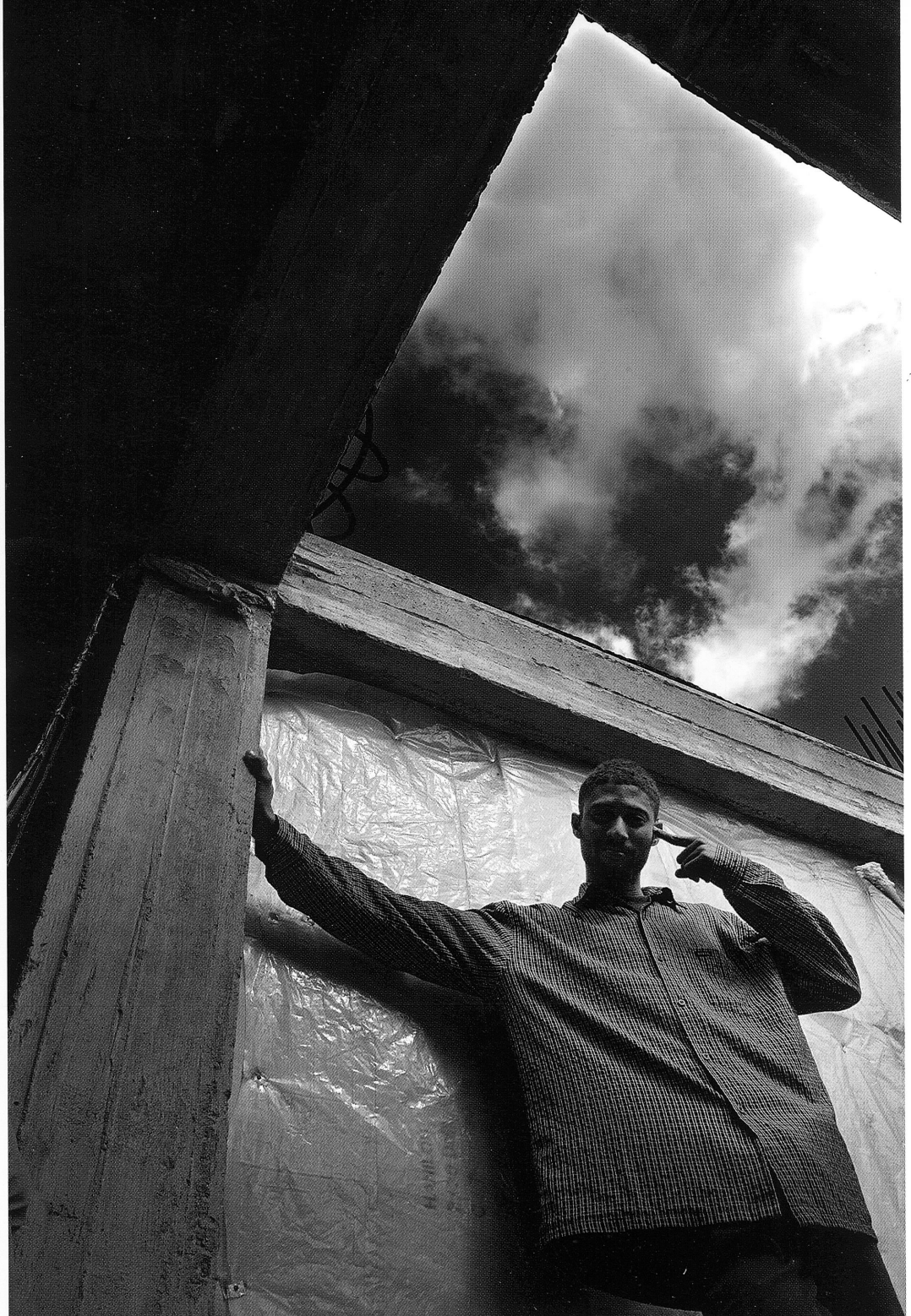
Alger, 2006.


OFFICE CHAIR
ITEM NO
DESC:S
COLOR
QUAN
SIZE:1


BLANROC
SUPER
BLANROC
SUPER



Alger, 2006.





Sud algérien, 2006. / Alger, 2006.

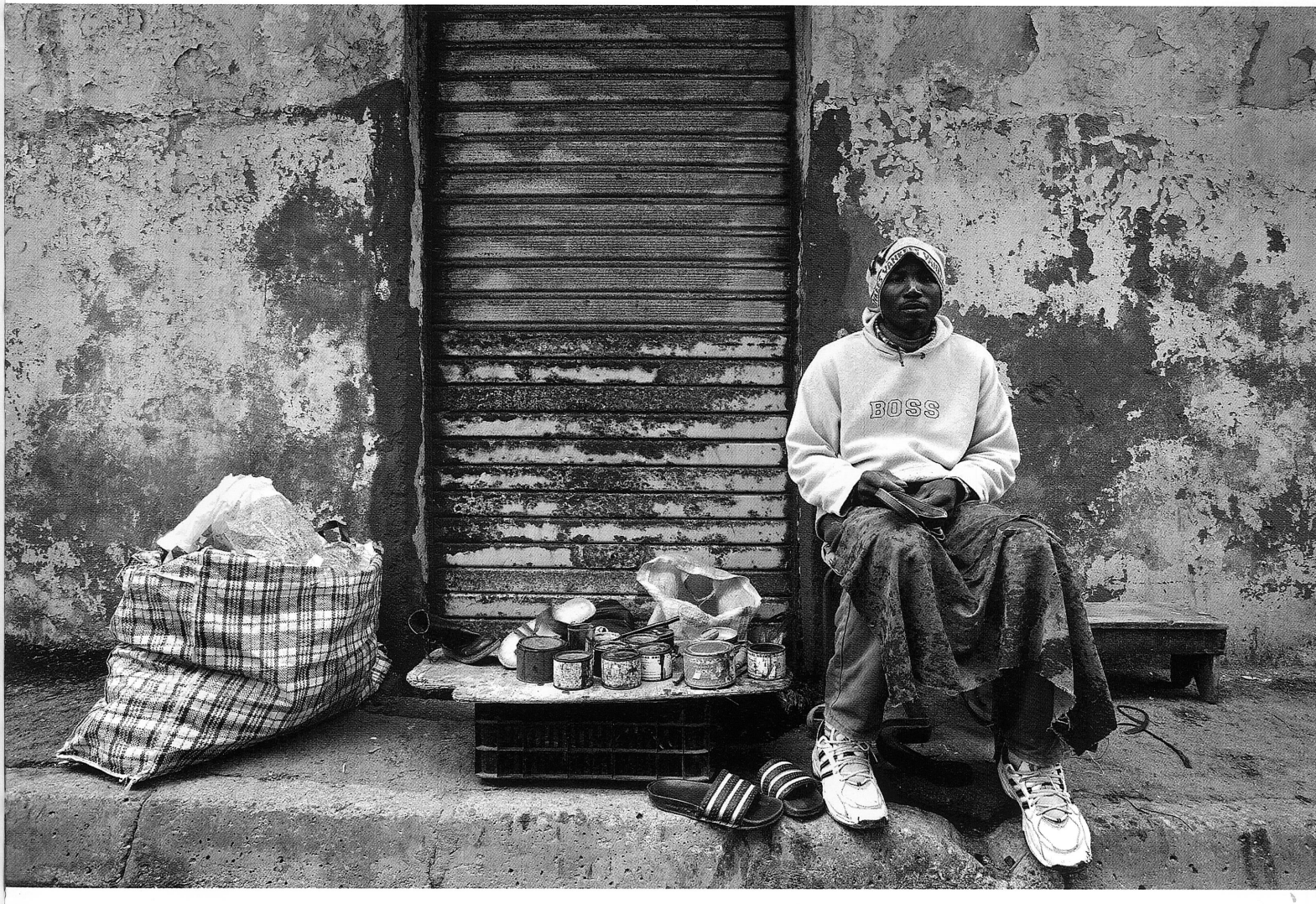




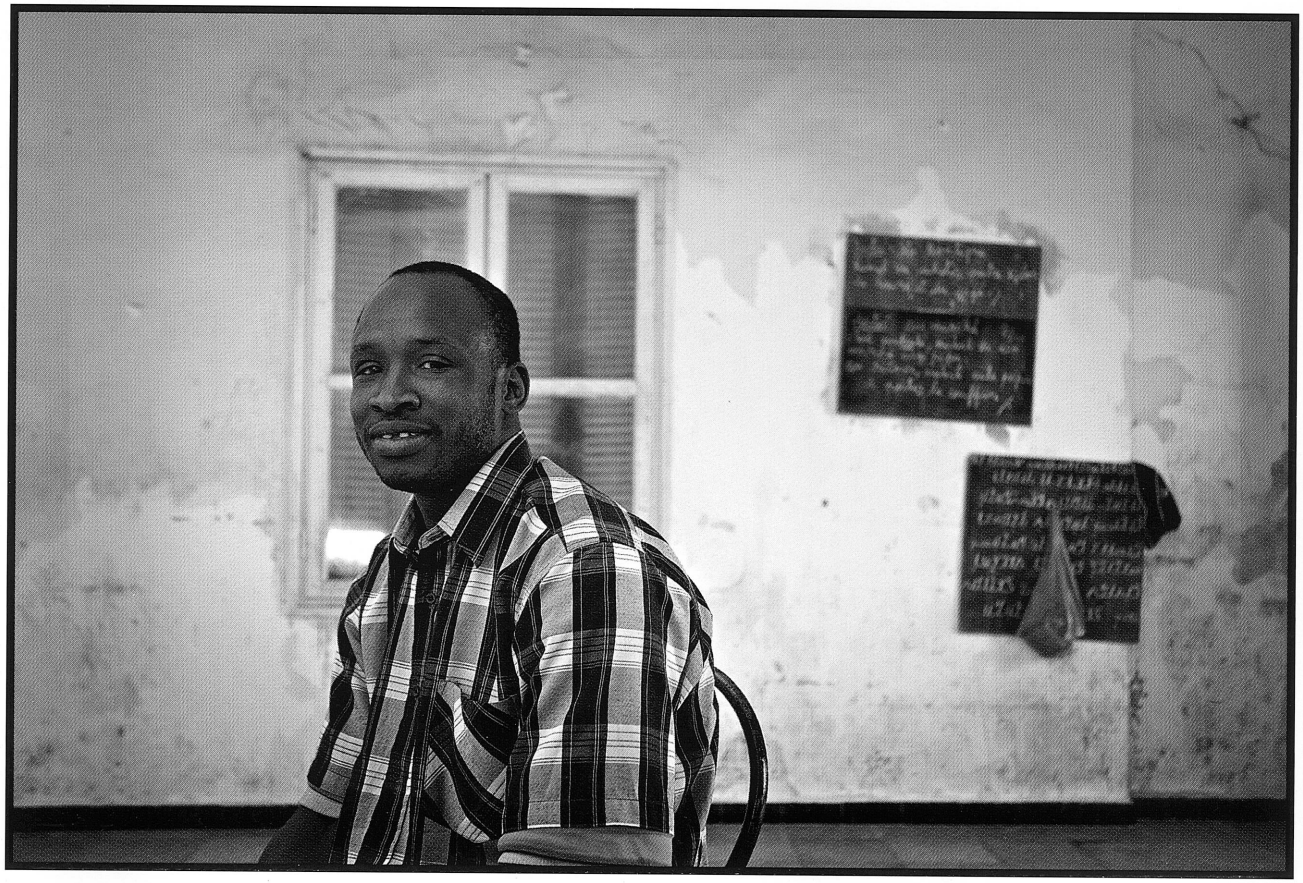
Alger, 2006.


ALFADOR

Alger, 2006.


BOSS

Alger, 2006.

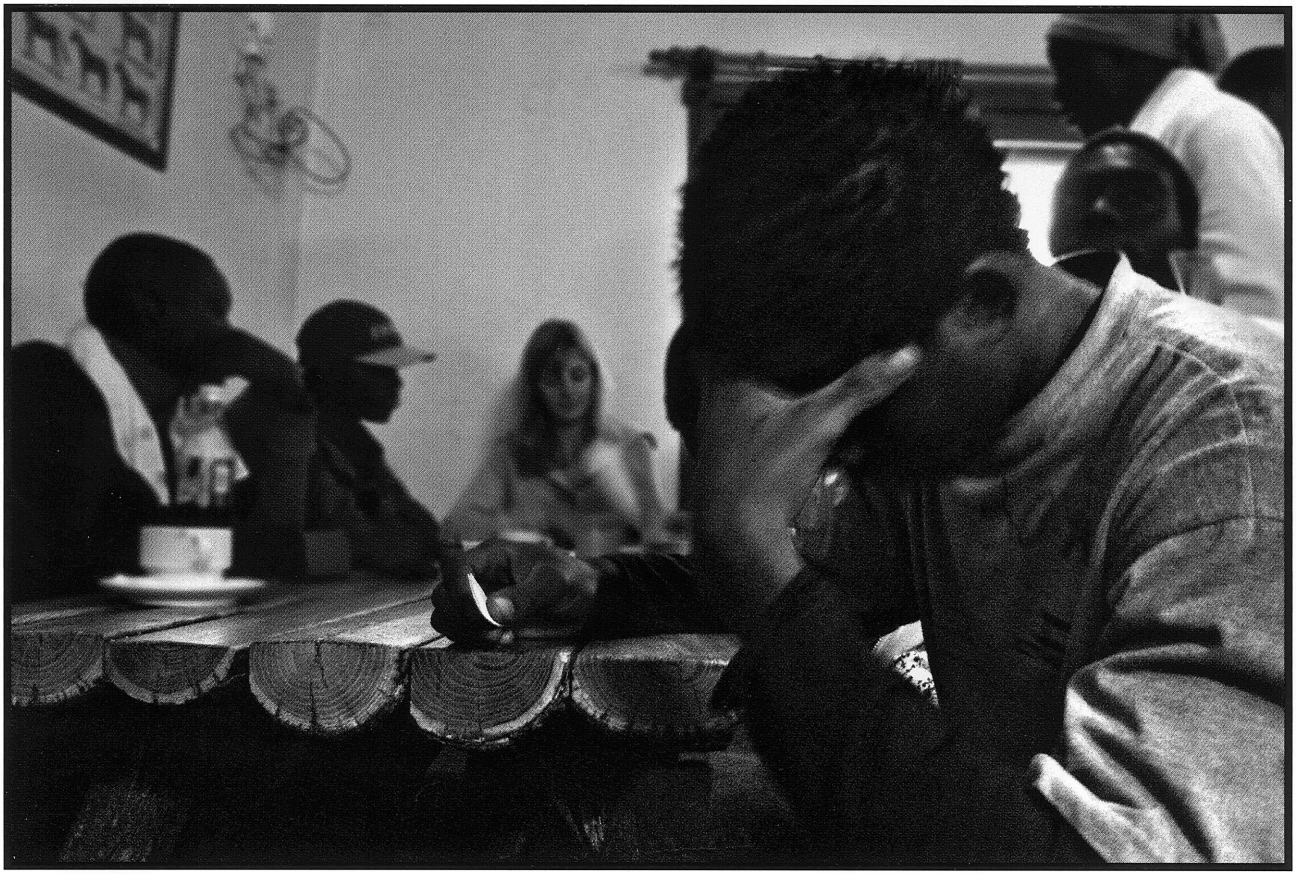




Alger, 2006.



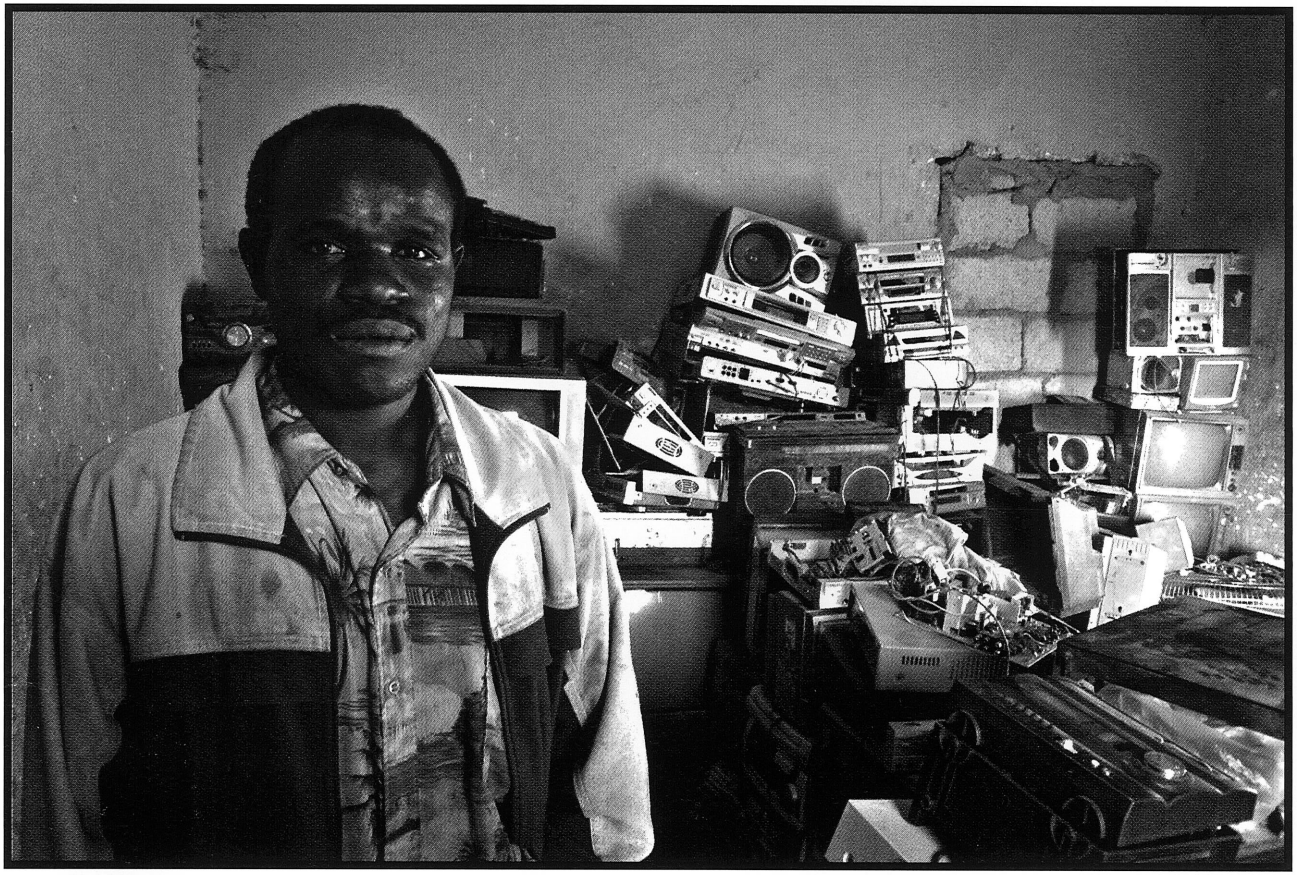
Madrid, 2006.



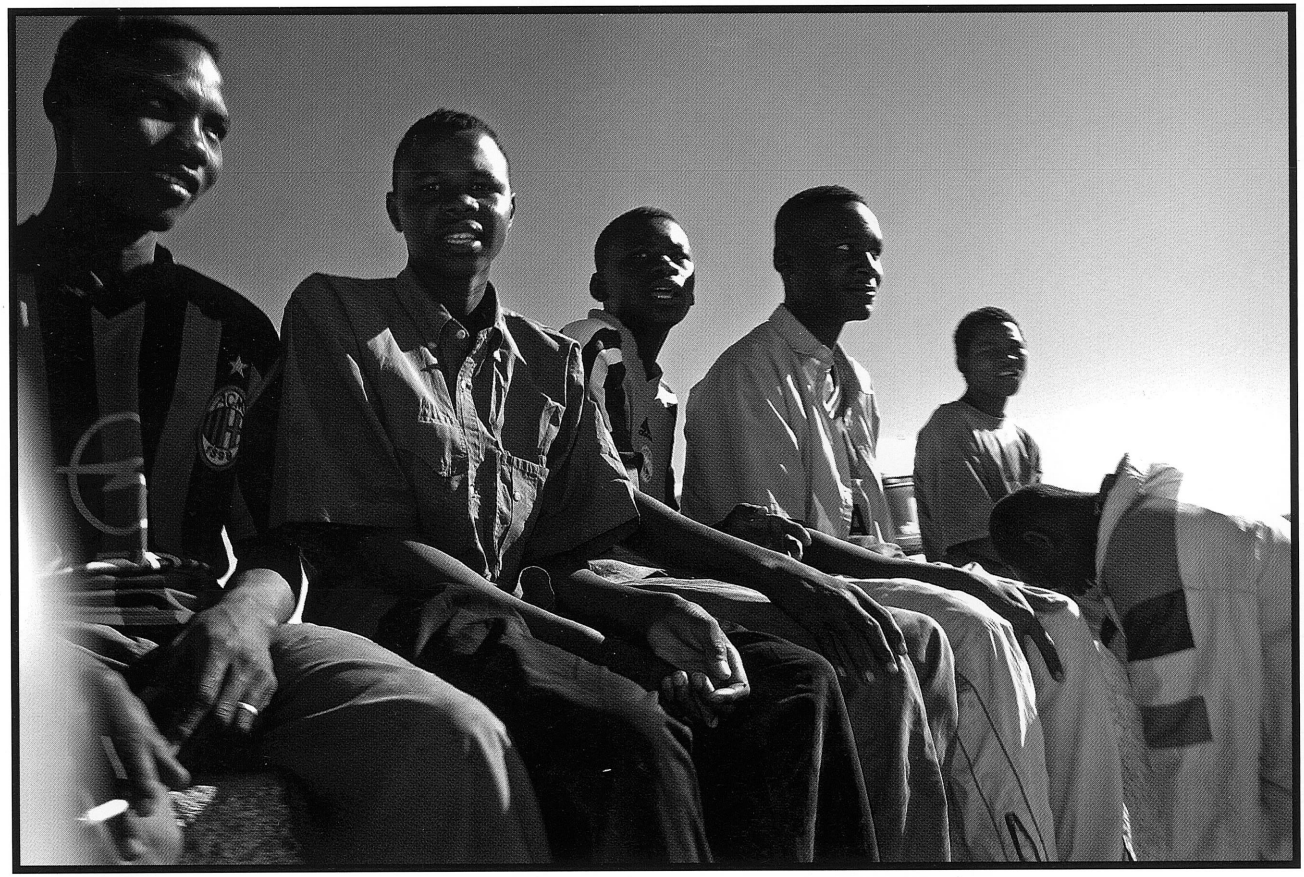
Alger, 2006.



Sud algérien,
2006.



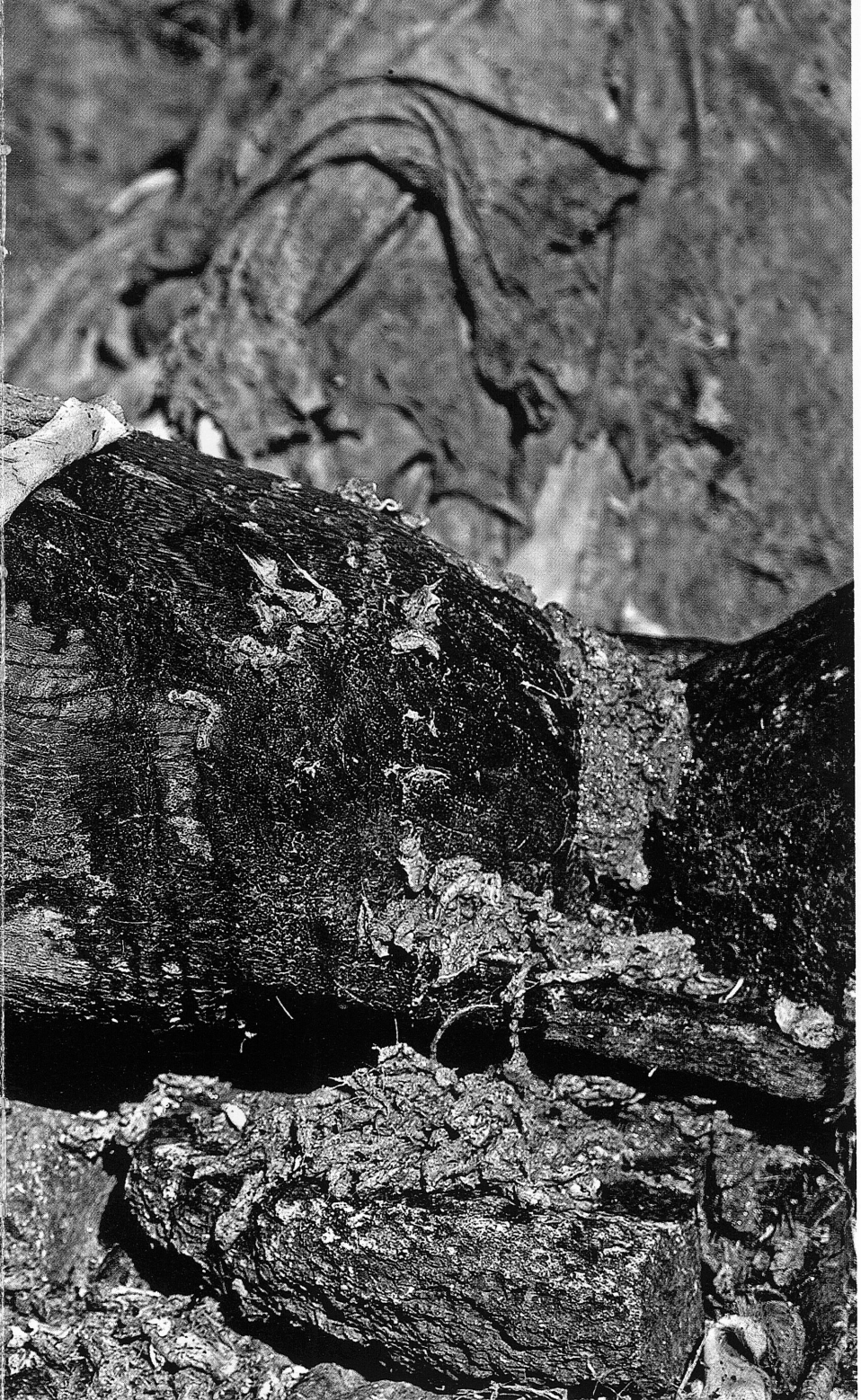
Sud algérien,
2006.



Sud algérien,
2006.

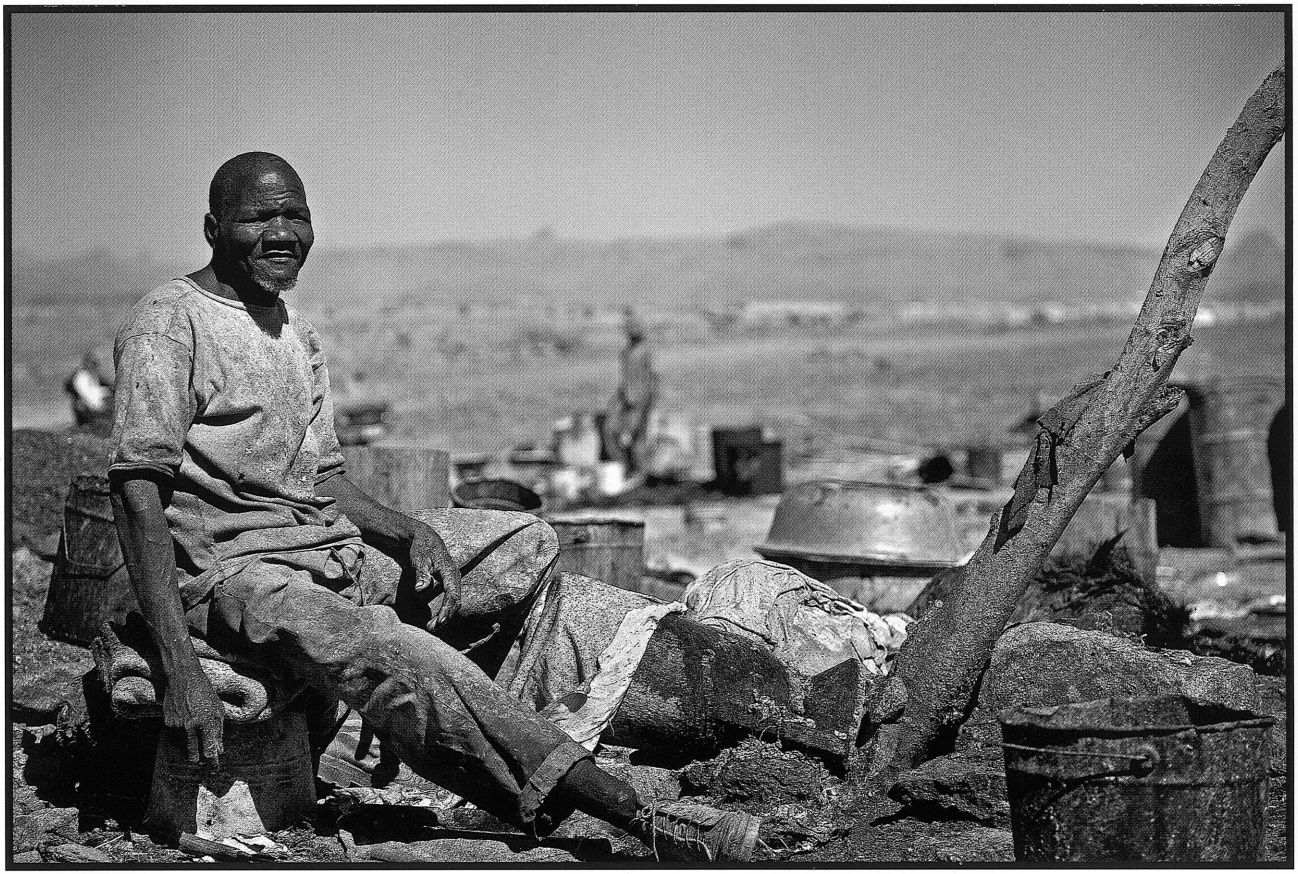






Sud algérien,
2006.

Sud algérien,
2006.



KAYS DJILALI

Photographe algérien, maquettiste, il collabore à différents magazines et a participé à la conception de nombreux livres d'art. Il est également co-réalisateur d'un film documentaire, « Le piège », consacré au destin des migrants sub-sahariens au Maghreb (2006).

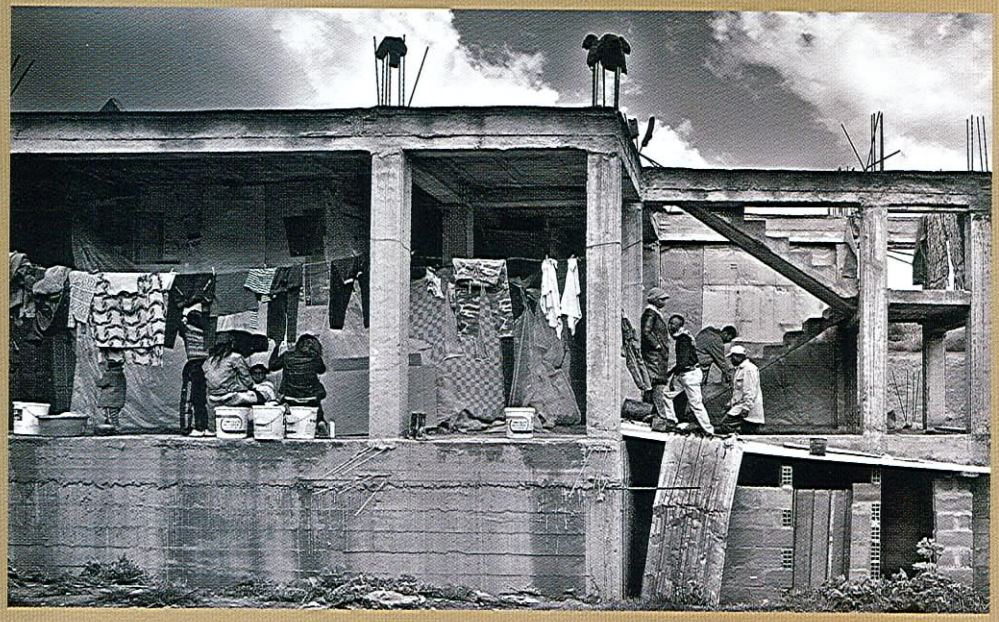
YASMINA KHADRA

Né en 1955 à Kenadsa (sud-ouest algérien), il est l'auteur d'une œuvre très riche, traduite dans plus de trente langues. Ses derniers romans (*Les hirondelles de Kaboul*, 2002 ; *L'attentat*, 2005 ; *Les sirènes de Bagdad*, 2006) ont eu un succès fulgurant qui l'ont propulsé au rang d'écrivain algérien le plus lu dans le monde.

CISP
COMITATO INTERNAZIONALE PER LO SVILUPPO DEI POPOLI

Commission Européenne

Haut Commissariat des Natio
Unies pour les Réfugiés



A l'heure où la question de la migration, d'une actualité brûlante, est l'objet de manipulations et de visions réductrices, voici un livre qui propose des paroles et portraits de migrants.

Youssef, Yahia, Zacaria et tant d'autres viennent du Cameroun, du Nigeria, d'Algérie... Ils ont tous tenté l'aventure : la traversée du Sahara, celle de la Méditerranée. Chacun dit avec ses mots, nus, bruts, d'une poésie parfois bouleversante, sa solitude, ses espoirs.

Leur répondent les photos de KAYS DJILALI, qui mettent en scène avec pudeur et respect des silhouettes, des visages. Puisse ce livre, en sortant les migrants de l'ombre, leur rendre toute leur dignité.

YASMINA KHADRA a rédigé une préface sans concession qui donne au livre son titre, cette « nuit sur la figure » inscrite dans le regard de tous ces anonymes à qui, enfin, la parole est rendue.

9 789947 851142 ISBN : 978-9947-851-14-2